

Lucienne VINCENT  
Membre de l'Académie d'Aix-en-Provence

A LA CROISÉE  
DES CHEMINS

BENÉ

211

A LA CROISEE DES CHEMINS.

2

LUCIENNE VINCENT

Membre de l'Académie d'Aix en Provence.

A LA CROISEE DES CHEMINS.

## PREFACE

"A la Croisée des Chemins" est un nouveau recueil de poèmes où Madame Vincent vient nous conter la tendresse de la vie dans ses moments du quotidien et à travers les différents événements qui la traversent.

Connaissances, amis, maîtres, famille, toutes ces personnes prennent vie sous sa plume et d'un trait élogieux et sensible. Madame Vincent laisse la trace heureuse de ses rencontres, pour notre plus grand plaisir.

Pour chaque petit-fils, pour chaque petite-fille, un poème vient rappeler leur différence et leur richesse, l'espoir et la vie qu'ils portent en eux, les moments de joie qui unissent leurs familles, moments à jamais inscrits grâce à ces poèmes tendres et délicats.

Toujours présent, le lien avec les pays d'Afrique du Nord, le Maroc, la Tunisie, toujours fort et puissant, est porteur du temps passé et de ce qu'il a apporté.

La confiance en la vie, la joie de la rencontre, la découverte des autres, la force d'une famille unie sont, me semble-t-il, les différents fils conducteurs de ce nouveau recueil.

**Marie-Laure VINCENT.**

HOMMAGE RENDU A L'OEUVRE DE LUCIENNE VINCENT.

PAR YVETTE JABOULIN.

Madame et chère amie,

Après avoir lu et relu vos deux derniers recueils, j'ai pensé un instant qu'ils surpassaient les précédents, pourtant brillant très haut sur les sommets de la sublime Poésie ! Alors, je les ai tous convoqués sur mon bureau, et ouvert le premier : "D'Algérie". Je l'ai relu avec le même enthousiasme que tous les autres ! Depuis, un à un je les retrouve suscitant la même admiration. Oui, d'emblée votre œuvre avait atteint le sommet et y demeure, toujours égale à elle-même !

Je ne vais pas vous détailler les sentiments éveillés en moi par "Egypte" et "Tunisie" : vos dignes fils l'ont fait avec tant de cœur et de savoir ! Cela serait d'ailleurs très long, car chaque poème mérite d'être savouré et me comble d'un tel ravissement !

Permettez-moi surtout de vous féliciter ...

Salon, le 14 02 03.

6

SUR LE PARVIS.

## HOMMAGES.

- Pour Monsieur Paul Jourdan : Dans un Buisson Mystique.  
 Pour Monsieur François Jourdan : Vivre à Casablanca.  
 Au Docteur Guy Miletto : Du Crépuscule d'un Soir à l'Eternel Matin.  
 A Maître Régis David et son épouse : Le Pavillon de Trimond à Aix en Provence.  
 A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre et son épouse : Les Alpinistes.  
 A La Famille Proust : Le Clan.  
 A Marie-Odile Baldi-Givaudan : Elle Etait Jeune et Belle...  
 Pour Un Joyeux Centenaire.  
 A Jean-Jacques et Claudette Delépine : Les Dieux du Jardin.  
 A Huguette Loubarie : La Lettre Amicale.  
 Pour Jean-Jacques et Claudette Delépine, « Maîtres-Seigneurs » du « Domaine Enchanté. » : Le Domaine Enchanté.  
 A Monsieur Mennechez : Autour d'un Bouquet.  
 A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre : Vent Debout.  
 A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre : Le Devoir Accompli.  
 A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre : Une Carrière.  
 Au Docteur Pierre Yves Mérité : Le Rayon Rouge.  
 La Chère Maîtresse.  
 La Maîtresse Bien-Aimée.  
 La Bonne Ecole.  
 A Monsieur et Madame Lavagne d'Ortigue, parents de Louis de la Divine Grâce : Dans l'Aura des Mystiques.  
 A Marie-Louise Boudet et ses collaboratrices de la Bibliothèque Sonore d'Aix en Provence : Une Bibliothèque.  
 Pour Anton et Dorothee : En séjour, dans un calme domaine où nul n'est étranger ...  
 Pour les Noces d'Or d'Evelyne et Paul Fauvergue : De Belles Noces d'Or.  
 A Noëlle et Guy Vincent, à leurs enfants : La Construction de la Piscine.  
 Au Docteur Jean-Claude Vidal, à son épouse : Une Main, toujours prête...  
 A Monsieur René Fort, Homme de Science, Homme de Foi : Digne de son Nom...  
 A Madame et Monsieur Vaudour, Professeurs : Chercheurs.  
 A Maître Bredeau, Bâtonnier de la Cour d'Appel d'Aix en Provence, à son épouse : Un Couple.  
 A Maître Bredeau, Bâtonnier de la Cour d'Appel d'Aix en Provence : Le Don de la Parole.  
 Au Docteur Pierre Vidal : Guide au Musée Arbaud.

8  
4

Pour Monsieur Paul Jourdan.  
( poème acrostiche)

« Dans un Buisson Mystique...  
« Prêt pour la bonne cause, à n'importe quelle heure,  
Ardent, fougueux, très sûr, il s'exalte, convainc !  
Une aura le défend, du bruit, du propos vain,  
Le garde invulnérable, à l'abri de tout leurre !

Journal après journal, sans faille, il a prôné la Loi,  
Offert à tout chacun, le meilleur de son âme,  
Usant de son pouvoir et de toute sa flamme,  
Rêvant d'un univers éclairé par la Foi !  
Dans son hôtel de prince au panache authentique,  
A loisir, il protège un blason de haut prix,  
Nimbé de l'éclair vif du souffle de l'Esprit ! »



95

Pour Monsieur François Jourdan,

Ancien Résident du Maroc et particulièrement attaché à la ville de  
Casablanca.

### Vivre à Casablanca.

Vivre à Casablanca, l'ancienne capitale<sup>1</sup>,  
Où fut à l'origine, une blanche maison,  
Qui mirait, dans ses murs, l'éclat de l'horizon,  
Quel privilège, Ami ! Quelle source vitale !

Elle a cédé sa place à la ville du Roi,  
Mais garde, sans défaut, sa valeur authentique !  
Et son port, large ouvert, sur la côte atlantique,  
Offre aux pavois du monde, un havre sans effroi !

Le long des boulevards, la foule effervescente,  
Avance, parle, coule, avec vivacité !  
Tout autour des grands parcs, naguère a palpité,  
Un rêve, nimbant d'or, la cité florissante !

A chaque pas, s'élève, un plaisant souvenir !  
Sur un banc, sous un arbre, au détour d'une rue,  
Pour un simple détail, une forme apparue,  
Reprend vie, un bonheur, que rien ne peut ternir !

Pour les vôtres, pour vous, le rivage aux toits calmes,  
Ebloui de soleil, émet les mêmes vœux !  
De l'insondable vague où brillent mille feux,  
Prend son vol, un appel dont frémissent les palmes !

---

<sup>1</sup> Casablanca fut la capitale du Maroc, pendant le protectorat français. Rabah, ville du Roi, est redevenue capitale du royaume.

Au Docteur Guy Miletto.

Du Crépuscule d'un Soir  
à l'Eternel Matin<sup>1</sup> !

Ce crépuscule ardent qui mêle, dans les cieux,  
Des rougeurs d'incendie à des pâleurs de cendre,  
Avec les reflets vifs d'un bois de palissandre,  
Est-il une menace au-dessus de ces lieux ?

Faut-il y voir un signe, un quelconque présage ?  
Annonce-t-il un deuil, une guerre et ses pleurs ?  
Voici qu'il prend l'éclat d'une gerbe de fleurs,  
Qui révèle et sublime un céleste visage !

Après les feux du soir doit triompher la nuit,  
Mais, sans peur, le soleil traverse les ténèbres<sup>2</sup>,  
Affronte un monde sombre et ses voiles funèbres,  
Epouse un chemin sûr où son char le conduit !

Heureux qui peut voir poindre, au-delà de l'errance,  
Une aurore aux doigts d'or, au bord de l'horizon !  
Le nocturne tunnel ne sera point prison  
Pour les âmes que porte une aile d'espérance !

O vous dont l'aura prouve un mérite certain,  
Dont la parole fuse, aimable, juste, calme,  
Un fidèle public vous accorde la palme,  
Au domaine qu'éclaire un éternel matin !

---

<sup>1</sup> Prix Orphée à la Société des Poètes et Artistes de France.

<sup>2</sup> Allusion à Amon-Râ, dieu suprême en Egypte, qui traverse la nuit ( la mort ) et renaît le matin.

41  
A Maître Régis David et à son épouse Cécile, exquise mélomane.

Le Pavillon de Trimond à Aix en Provence.

En bordure de ville, entre deux avenues,  
Hors de l'urbain trafic, s'étire un vert sillon,  
Qui dérobe aux regards un calme pavillon,  
Sous des arbres filtrant le soleil et les nues !

Trois siècles d'existence ont patiné les murs,  
Revêtu le haut seuil d'un fin velours de mousse,  
Et jeté sur le toit, un voile d'ombre rousse,  
En laissant, bien intact, son visage aux traits purs !

Lorsque, voguant au flot d'une ample rêverie,  
Circule, dans l'allée, un noble paladin,  
Le suave parfum des roses du jardin,  
Se diffuse dans l'air en tendre griserie !

De la maison s'envole, un chant clair vers les cieux !  
Sur les meubles, scintille un rire d'allégresse !  
Il est là, des trésors, que, de sa main, caresse,  
Avec art et douceur la dame de ces lieux !

Un invisible fil sur onde musicale,  
Aux princes de jadis, unit ceux de ce jour !  
Leur famille nombreuse en couronne d'amour,  
Confère à ce domaine une aura sans égale !

12 5  
A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre, et son épouse.

### Les Alpinistes .

La montagne se dresse, occupe l'horizon !  
Elle se fait plus proche ; elle attire, fascine !  
En plis majestueux, sa robe se dessine,  
Exhibe les couleurs d'une ample floraison !

Le plaisir qu'elle donne à ses amants fidèles,  
Attise une ferveur, plus vive chaque fois !  
Seuls de rares élus connaissent bien sa voix  
Et peuvent parcourir ses sentiers sans ridelles !

Il en est deux, pour qui, ses feux sont plus brillants :  
Un homme et son épouse ignorant toute crainte,  
Ont accepté le sceau de sa profonde empreinte,  
Au long des rocs abrupts, des sommets scintillants !

Solidaires toujours, grisés d'espace libre,  
Ils vont du même pas, sur le même chemin !  
Quand parvenus au but, ils se donnent la main,  
La même plénitude emplit leur cœur qui vibre !

Il se peut qu'un brouillard survienne à pas de loup !  
Mais, pour eux, sur le col, se trouve insoupçonnée,  
Une frêle toiture avec sa cheminée,  
Abri sûr, qui les garde, avec un soin jaloux !

13

A La Famille Proust, pour l'Anniversaire de Frédérique.

Le Clan.

Michel, puis Frédérique, un fils, puis une fille !  
Heureux les fronts que pare un aussi royal choix<sup>1</sup>,  
A qui, par jeu céleste, un don pareil échoit !  
Ah ! Que vogue la nef qu'un idéal cheville !

Aujourd'hui, la cadette est sur un piédestal<sup>2</sup>,  
Vers lequel, à loisir, tous les bras vont se tendre,  
Un bouquet des plus drus, pour un hommage tendre,  
Emanant du soleil, sur un orbe vital !

Les parents, sur le seuil, surveillent le cortège,  
Accueillent, dans l'envol des rires chaleureux,  
Amis, proches, cousins, qui se pressent, nombreux,  
Vers l'héroïne en cours, qu'un archange protège !

Elle est venue au monde, au début du printemps,  
Pour offrir tout de suite, à sa mère, à son père,  
Un clair visage d'ange, ineffable repère,  
Et, sur sa lèvre rose, un sourire éclatant !

De grâce et de sagesse, elle reste un exemple,  
En famille, au travail, à toute heure, en tout lieu !  
Avec Hans, le cher prince, aimant, beau comme un dieu,  
Elle entretient la flamme, au doux foyer, leur temple !

En leur logis très sûr, trois superbes garçons,  
Jauffret, Alex, et Karl, mènent leur gai tapage !  
Le livre de la vie avance pas à pas :  
Aux plus divers devoirs se mêlent des chansons !

Le grand frère au cœur d'or, sa femme Catherine,  
Avec leur fier trio, Laura, Maxence, Axel,  
Parcourent, de pied ferme, un parc universel  
Où l'art de vivre adopte un pas de ballerine !

---

<sup>1</sup> Muguette et Alexandre Proust, les parents.

<sup>2</sup> Frédérique née le 1<sup>er</sup> Mai 1959.

NH 10

Et tous, dans un chœur vif, d'une riche teneur,  
Disent par mots subtils, le prix de la constance,  
Exaltant, flambant neufs, quarante ans d'existence,  
A la reine que coiffe une aura de bonheur !

15  
A Marie-Odile Baldi-Givaudan.

Elle Etait Jeune et Belle...

Elle était jeune et belle et pleine de courage !  
Elle a quitté ce monde après avoir peiné,  
Après avoir souffert, après avoir donné  
Le meilleur d'elle-même à tout son entourage !

Alors que tout en elle, était tendresse, amour,  
Un mal soudain, cruel, a ravagé sa vie !  
Pourtant, sans amertume, à vivre, elle convie,  
Et son rayonnement s'exerce chaque jour !

Elle est toujours présente, en sa calme demeure,  
Auprès de son époux, qui, fidèle et pieux,  
De son visage, garde, un portrait merveilleux,  
Qu'il contemple à loisir afin qu'elle ne meure !

Elle est, quand vient le soir, une étoile qui luit,  
Parmi les fleurs du parc, la plus belle des roses,  
Un foyer dans lequel fondent les jours moroses,  
Un phare qui dissout les ombres de la nuit !

Oh ! Dieu, que se prépare, au ciel, toute une place,  
Au sein de son aura, dans un plaisir divin,  
Où s'efface le doute, où meurt le souci vain,  
Pour tous les êtres chers qu'un lien très pur enlace !

Pour un Joyeux Centenaire<sup>1</sup>.

La noble dame est là, dans son appartement,  
Dominant tout un parc aux restanques fleuries !  
Au-delà, dans le val, s'étendent les prairies  
Que ceint sur un arc pur le bleu du firmament !

Loin du cercle des siens, de la fière Castille,  
Elle a, cherchant refuge, établi son foyer !  
La fille et le garçon qu'elle a su bien choyer,  
Lui doivent l'élan vif, le regard qui pétille !

Après l'affreux départ d'un époux sûr et fort,  
Dont la Camarde, hélas ! a bu trop tôt la sève,  
Elle a fait sa besogne en poursuivant son rêve,  
Embelli chaque tâche et maîtrisé le sort !

Elle est entrée un jour dans une toute autre ère,  
Une époque où prévaut la loi du bon plaisir !  
Elle va, vient, circule et peut, tout à loisir,  
Dans un merveilleux cadre, à l'envi se distraire !

Auprès de ceux qu'elle aime, elle goûte au bonheur,  
D'être toujours très belle, en toute circonstance !  
On célèbre, ce soir, ses cent ans d'existence !  
Elle sourit à tous en louant le Seigneur !

---

<sup>1</sup> Mère de Claudette Delépine.



17  
A Jean-Jacques et Claudette Delépine.

Les Dieux du Jardin.

Bronzés, quasiment nus, les voici tous les deux,  
Ruisselants de soleil, tout en câlineries  
Pour leurs vibrants massifs, leurs corbeilles fleuries,  
Dont la plus humble pousse, appelle, a besoin d'eux.

Aujourd'hui, Lui travaille à sculpter un arbuste,  
Elle, à genoux, dans l'herbe, examine des fleurs,  
En choisit trois ou quatre, assemble les couleurs,  
Tandis qu'un pollen d'or enveloppe son buste.

En pente, vers le val, que souligne un chemin,  
Leur jardin fou cascade en multiples terrasses !  
Une vasque limpide y présente ses grâces  
Et mire, sur ses bords, la rose et le jasmin !

Leur maison qui dérobe une assise première,  
A l'étage, est ouverte aux feux des horizons !  
De grands pins parasols, en toutes les saisons,  
A l'entour du cher toit, tamisent la lumière.

En cet Eden où règne une calme beauté,  
Le couple, en ses ébats de tranquille innocence,  
Emet au fil des jours, des vœux de pure essence,  
Et le ciel lui concède une divinité !

Pour Jean-Jacques et Claudette Delépine.  
« Maîtres-Seigneurs » du « Domaine Enchanté. »

### Le Domaine Enchanté.

Voici franchi le seuil du domaine enchanté,  
Une arche dont les flancs, hors des embruns de l'onde,  
Imprégnés du soleil que boit la roche blonde,  
Enferment des trésors de grâce, de beauté.

Terrasses, cours, balcons, suspendus dans l'espace,  
Offrent de hauts perchoirs sous les sveltes pavois  
Des grands pins parasols tout frémissants de voix,  
De souffles, de soupirs, dans la brise qui passe !

En tous points du logis, large ouvert sur le ciel,  
Trônent des objets d'art, des urnes, des patènes,  
Evoquant des parcours en des terres lointaines,  
Où la lumière coule en longs ruisseaux de miel.

Cascadant vers le val, le parc touffu s'incline,  
Epouse le coteau par gradins successifs  
Où brillent les couleurs de florissants massifs,  
Face aux prés que présente un flanc de la colline !

Au séjour de plein air, que de joyeux festins !  
Pour les mets délicats scintille la vaisselle !  
Un fin rideau qui flotte emporte la nacelle,  
A la faveur du rire et des propos mutins.

19  
A Huguette Lagarde Loubarie.

La Lettre Amicale.

Sonnet.

Il n'est rien de plus doux qu'une lettre amicale,  
Ecrité avec tendresse, avec les mots du cœur,  
Dont le flot généreux rassemble dans un chœur,  
Tous les échos que porte une onde musicale !

Un âge sans pareil, dans le temps, se décale,  
Offre le rayon neuf d'un sourire vainqueur,  
Qui sublime l'instant, distille une liqueur,  
Voyage dans l'espace, en nacelle vocale !

Intact, au bord du ciel, chante le bruit des pas,  
Que l'embrun de l'oubli ne dérobera pas !  
Un miroir les reflète et les immortalise !

Oh ! Le pouvoir magique enclos dans une main !  
Plume, va, vole, cours, hors de toute balise !  
Au cristal de ton bec, s'éclaire le chemin !

A Monsieur Mennechez.

Autour d'un Bouquet.

L'hôte a choisi, ce soir, pour le repas de fête,  
Un sylvestre bouquet de pin, de romarin,  
De laurier, de houx rouge, assemblé brin par brin,  
Ton sur ton, fil à fil, pour une œuvre parfaite !

Emergent du buisson, les vibrantes couleurs,  
Du lys et de la rose, aux lumineux calices,  
Exhalant des parfums, de suaves délices,  
Imposant à la nef, le doux pouvoir des fleurs !

La clarté de la lampe offre un nimbe à la gerbe,  
Erre sur les couverts, se glisse entre les plats,  
Joue avec le cristal, se divise en éclats,  
Groupe un cercle joyeux dans un halo superbe !

Au sein de rires francs, de gais propos sans fards,  
La table prometteuse assemble les convives !  
Un flux chaleureux court dans les paroles vives,  
Eveille des échos dans les cœurs plus bavards !

De rubis, d'ambre, d'or, le vin sur rai de soie,  
Développe à loisir les grâces de l'esprit,  
Libère l'indicible, en sublime le prix,  
Dans un céleste envol, sur des ailes de joie !

A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre  
Doyen de la Faculté de Droit d'Aix en Provence.

Vent Debout.

Un quart de siècle, à peine, était-il écoulé<sup>1</sup>,  
Que l'hydre de l'enfer, au jour, réapparue,  
Eclaboussait les murs, circulait dans la rue,  
Dévastant tout parcours, hideusement foulé !

Ce printemps-là sombra dans les cris, les paroles<sup>2</sup> !  
A qui mieux mieux, les sots, les fats, les étourdis,  
Grisés par le désordre et, faussement hardis,  
Pratiquèrent le jeu des folles banderoles !

Il en fut quelques-uns qui surent faire front,  
Qui, bravant le péril sur cette mer d'orage,  
Ont tenu bon la barre, avec force et courage,  
En usant du mot juste et du mouvement prompt !

Nul ne peut oublier celui dont la prestance  
A dominé le trouble éclos en son charroi,  
Dissipé le malaise et le trop veule effroi,  
Imposé le bon cap, dans la ferme constance !

Heureux, l'homme loyal, le guide, le meneur,  
Qui marche, vent debout, droit devant, sans contrainte,  
Obéit au Devoir qui n'admet pas la crainte,  
Entraîne haut sa troupe, en tout bien, tout honneur !

---

<sup>1</sup> Après la guerre de 1939-1945.

<sup>2</sup> Evénements de 1968.

22 18  
A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre.

Le Devoir Accompli.

Pour le cours qui s'annonce, ainsi qu'une parade,  
Un turbulent public, de filles, de garçons,  
Pénètre sous la voûte, et se meut, sans façons,  
Tout autour des gradins dévalant vers l'estrade !

Un subreptice émoi fige, soudain, l'instant !  
La grondante rumeur perd de sa virulence,  
Et, voici que l'absorbe, un absolu silence :  
A son bureau, s'installe un maître omnipotent !

L'orateur, d'un regard, domine l'auditoire !  
Et le discours s'envole, en un flux généreux !  
Ferme, documenté, dans le style d'un preux,  
Il s'imprime, à loisir, sur chaque humble écritoire !

Un courant magnétique, unit, dans le vaisseau,  
Le professeur, l'élève, au fil du temps qui passe !  
En ce lieu, l'Esprit souffle, élargit dans l'espace,  
Au-dessus d'un front noble, un lumineux faisceau !

Au superbe albatros, qui vogue en altitude,  
Il faut le champ du ciel, selon l'ordre établi !  
A l'homme sage et fier, le devoir accompli,  
Assure le bien-être, en toute certitude !

A Monsieur Le Recteur Michel-Henry Fabre  
Et à son épouse Jacqueline.

Une Carrière.  
Pour Lui. Pour Elle.

Pour lui, dans la cité, dans la ville nouvelle,  
Ont fulguré des toits, cénacles du penseur :  
Il y prit le savoir, y devint professeur !  
Le flot des souvenirs, à l'envi, s'échevelle !

Entre les nobles murs des hôtels du vieux temps<sup>1</sup>,  
Que de rires, de jeux, d'innocentes malices,  
Ont donné goût de vivre aux commerçants complices,  
Avec qui, sans encombre, a palpité l'instant !

Les modernes locaux, sophistiqués, plus vastes<sup>2</sup>,  
Ont gardé fier panache envers et contre tout<sup>3</sup>,  
Grâce au plectre du chef, à la fois ferme et doux,  
Par qui, l'arche, front net, a vécu des jours fastes !

Après l'exposé dense, enlevé, magistral,  
Un silence tangible enflait l'amphithéâtre,  
Et, venant de la voûte, une lueur bleuâtre,  
Emportait chaque esquif dans l'intersidéral !

De fructueux contacts, des rencontres joyeuses,  
Agrémentant la tâche, ont fleuri ce parcours !  
Une blonde sirène y chantait chaque jour<sup>4</sup>,  
En éployant l'or clair de ses boucles soyeuses !

---

<sup>1</sup> Faculté de Droit dans le Vieil Aix.

<sup>2</sup> Nouvelle Faculté de Droit, Avenue Robert Schumann à la périphérie d'Aix.

<sup>3</sup> Allusion aux événements de Mai 1968.

<sup>4</sup> Jacqueline, épouse de Michel-Henry Fabre.

Au Docteur Pierre Yves Mérité,  
Ophtalmologue.

Avec toute ma reconnaissance.

### Le Rayon Rouge.

Véritable joyau de la splendeur du monde,  
Avec ses frondaisons, ses jardins pleins de fleurs,  
Au sein d'un univers de suaves couleurs,  
La terre absorbe l'or dont le soleil l'inonde !

Et tout nouveau venu voit en ouvrant les yeux,  
Les océans, les lacs, les sources bondissantes !  
Allant sur la grand-route, ou par les humbles sentes,  
Il mire, au fil du jour, la lumière des cieux !

L'œil, fenêtre de l'âme, atteste l'existence,  
Exprime l'indicible, et, quel que soit le cas,  
Son mécanisme exige un doigté délicat,  
Le savoir sans pareil d'une très haute instance !

Heureux, le médecin que le ciel a doté  
D'un sabre pourfendant l'horrible maladie  
Qui rend le riche égal à celui qui mendie !  
Béni soit le scalpel qui vainc la cécité !

Pour moi, le rayon rouge<sup>1</sup>, a stoppé l'ombre en marche,  
Et refait tressaillir les matins et les soirs,  
Accroché, sur les murs, des lueurs d'ostensoirs,  
Redonné vie et joie à mon cœur dans son arche !

---

<sup>1</sup> Le rayon lazer.



Pour ma fille Marie Françoise Vincent Pœuf,  
une enseignante comblée de fleurs.

La Chère Maîtresse.

Pour le travail en classe, et les jeux dans la cour,  
Merci, chère Maîtresse !  
A l'effort assidu, fourni jour après jour,  
Se mêle une allégresse !

Avec vous, le Devoir, cesse d'être un combat,  
Se pare d'un sourire !  
Un ange, à propos, passe et murmure tout bas,  
Le mot qu'il faut écrire !

Une aimable baguette, entre de blanches mains,  
Se prodigue sans trêve,  
Ouvre complaisamment de lumineux chemins,  
Où palpite le rêve !

O bienfaisante fée aux charmes infinis,  
A la douce clémence,  
Il tombe de vos doigts calmement réunis,  
Une claire semence !

En nos âmes que happe un cycle tout nouveau,  
Une plus longue course,  
Un stylet pur incruste un souvenir très beau  
De la première source !

26

## La Maîtresse Bien-Aimée.

Dans le beau quartier neuf aux toits de tuiles roses,  
Emergeant, pour coiffer de charmantes maisons,  
De la fraîcheur des parcs aux vertes frondaisons,  
L'école, aux éclats vifs, n'a pas de jours moroses !

Alambic de couleurs, la cour vibre en plein air,  
Mais contient bien le flot des enfants de tous âges,  
Auxquels, un signal bref et conforme aux usages,  
Enjoint la mise en rangs devant le préau clair !

Les plus grands, dans le groupe, entourent leur maîtresse,  
Avec, c'est bien visible, un immense plaisir !  
La savoir satisfaite est leur plus fort désir,  
Et, près d'elle, chacun, fidèlement, s'empresse !

A tous, elle prodigue un sourire très doux !  
Entre ces murs, la tâche, étonnamment s'allège !  
Un cycle se termine, ouvre sur le collègue :  
Il faut franchir ce cap ! Elle, bien sûr, peut tout !

Que le Ciel soit loué pour cette ère plaisante !  
O vous, la protectrice, à la fois mère et sœur,  
Dont triomphe l'aura d'aimable professeur,  
Dans nos cœurs, pour toujours, vous resterez présente !

297

## La Bonne Ecole.

Le quartier neuf a son école  
Où tout un peuple d'écoliers,  
Hors des remparts, et, sans geôliers,  
Gaîment s'agite, caracole !

A l'heure dite, un seul portail,  
Ferme la cour qu'un arbre ombrage !  
Et chacun vaque à son ouvrage,  
A découvrir bien en détail !

Du Maître-Chef, la voix sonore,  
Impose l'ordre, un rythme franc !  
L'élève doit garder son rang :  
Tout irrespect le déshonore !

Ensemble, tous, filles, garçons,  
Vivent bien plus d'une partie !  
Le brouhaha de la sortie,  
Emeut le site, sans façons !

Il est des jours, hors champs scolaires,  
Entre copains, des rendez-vous,  
Pour mille jeux, des rires fous,  
Dans le grand parc des heures claires !

A Monsieur et Madame Lavagne d'Ortigue,  
Parents de Louis de la Divine Grâce

Dans l'Aura des Mystiques.

Pour entrer dans l'aura qui pare les Mystiques,  
Il a choisi la route où, par insigne honneur,  
Lui revient instamment de louer le Seigneur,  
D'exalter Sa Parole en sublimes cantiques!

Il fut un garçon vif aux très habiles mains !  
Toujours prompt à l'ouvrage, apte à rendre service,  
En tout art, il ne fut, jamais longtemps novice !  
A lui, s'ouvraient, nombreux, les plus riants chemins !

Mais un signal du Ciel, capté par sa belle âme,  
En lui, s'est instillé sur un parfait accord !  
Dans un élan total, de son cœur, de son corps,  
Il a résolu d'être un porteur de la flamme !

Au sein d'un groupe où vibre une solide foi,  
Qui, d'un chaste regard, tout l'univers, embrasse,  
A pris place Louis de la Divine Grâce,  
Ainsi qu'il se désigne à l'heure de l'envoi !

Par le prêtre, le Christ reste vivant sur terre,  
En robe blanche ou brune, offert en ostensor !  
Au divin rendez-vous, l'élu, ne peut surseoir :  
Jésus, jour après jour, conduit son ministère !

A Marie-Louise Boudet et ses collaboratrices de la Bibliothèque Sonore d'Aix en Provence.

### Une Bibliothèque...

Une bibliothèque, éclectique, sonore,  
A pris place en des murs d'un charme désuet !  
Tous ceux, pour qui, le livre est devenu muet,  
Trouvent là, ce qu'il faut, le bien que nul n'ignore !

Un modeste local s'ouvre au bord du trottoir,  
Dans une rue ancienne, en plein cœur de la ville,  
Au bas d'une maison que garde un seuil tranquille,  
Avec sa porte épaisse et son brillant heurtoir !

De tout l'humain concept, consigné par la plume,  
Un lot d'ouvrages sûrs, de plus de mille auteurs,  
En des tiroirs précis, tentent les auditeurs,  
Sous des boîtiers parlants, d'un infime volume !

O chers donneurs de voix, bienfaiteurs généreux,  
Par qui, passe le flux de la parole écrite,  
A vous, sans doute aucun, la palme du mérite,  
Attestant que votre art rend bien des gens heureux !

La salle est un cénacle, où, chaque jour, s'active,  
Un magnifique essaim qui distille du miel,  
Dans un ballet qu'éclaire un sourire du ciel,  
Et que mène, sans trêve, une âme créative !

Pour Anton et Dorothée.

En séjour, dans un calme domaine où nul n'est étranger...

Pour étendre un savoir déjà considérable,  
Il vous a convenu d'accroître la moisson,  
D'acquérir d'autres mots pour une autre chanson,  
De fouler un sol neuf sous un ciel favorable !

Un bienheureux hasard a dirigé vos pas  
Vers une maison faste au toit de tuiles roses,  
Où ne s'arrêtent point les nuages moroses,  
Où vibre une famille en ses joyeux ébats !

Lors, vous voilà, pour tous, convive à part entière,  
Ami de chaque instant, vaquant le cœur léger,  
Dans un calme domaine où nul n'est étranger,  
Où, sous le clair soleil, s'abat toute frontière !

Ainsi vous échoit-il d'être, entre deux pays,  
Un lien solide, sûr, couleur de l'Espérance,  
Au-dessus de l'abîme où sombre la navrance,  
Et, par lequel, les vœux ne sont jamais trahis !

Fidèle, votre épouse, élégante hirondelle,  
En vacancière libre aux lumineux atours,  
Pour animer le groupe en de grisants parcours,  
Au temps du gai loisir, revient à tire d'aile !

Hôte cher, voyez donc comme est vôtre ce seuil !  
S'il vous faut, quelquefois, retourner à la source,  
Ah ! revenez vers nous, dès que prend fin la course :  
Ici, pour vous, sans cesse est assuré l'accueil !

Pour les Noces d'Or d'Evelyne et Paul Fauvergue.

De Belles Noces d'Or.

Grande ouverte, sourit la résidence aimée !  
Sous les arbres du parc, les parterres de fleurs,  
Eclairent les buissons des plus vives couleurs,  
Encensent de parfums, la terrasse animée !

Une assemblée heureuse évolue à loisir,  
Sous la voûte que forme un platane sans âge,  
Où le verre d'accueil, selon le bon usage,  
Est offert dans la cour, siège d'un vrai plaisir !

Ils sont venus nombreux, de tous les coins de France,  
Et même d'Outre-Mer, enfants, petits-enfants,  
Amis de tous les bords aux joyeux olifants,  
Et, d'autant, l'oasis gagne en circonférence !

En cinquante ans, le couple a forgé tant de liens,  
Que, par delà le cap de l'aventure humaine,  
Au seuil d'une ère calme, au sein d'un fier domaine,  
Ils n'ont plus qu'à défendre un des plus rares biens !

Tandis que, dans le soir, s'obscurcit la campagne,  
A l'envi, parmi tous, circulent des plateaux,  
Chargés de mets de choix, d'étincelants cristaux,  
Dans lesquels, clair et vif, pétille le "Champagne" !

De chaque table, fuse, au cours d'un fin repas,  
Un éloge unanime à l'entente parfaite,  
Illustrée à merveille, en ce beau jour de fête,  
Entre deux êtres sûrs qu'entraîne un même pas !

Une blanche colombe effleure d'un coup d'aile,  
Un orchestre que loge un discret mirador !  
Enlacés, les époux, rois de ces Noces d'Or  
Valsent dans une bulle où luit l'amour fidèle <sup>1</sup>!

---

<sup>1</sup> Été 2002 . Au Clos Margilou, chez M. et Mme Fauvergue à Aix en Provence.

A Noëlle et Guy Vincent, à leurs enfants.

La Construction de la Piscine.

Les grands arbres du parc vont avoir leur miroir,  
Auprès de la demeure et de ses dépendances,  
Où vibre une famille aux heureuses cadences :  
Un plan, né d'un beau rêve, émerge d'un tiroir !

Entre cour au soleil et talus de verdure,  
A pris place, déjà, le merveilleux dessin !  
Là, se creuse au plus vite, un très vaste bassin,  
Qu'une arche de repos doit garnir en bordure !

Un gai chantier s'éveille, et, plusieurs jours durant,  
Sous les feux de l'été, s'anime, se démène !  
Une allègre rumeur emplît tout le domaine :  
Elle est, d'un vrai chef d'œuvre, à coup sûr, le garant !

Or, contre toute attente, un malfaisant génie,  
Alors, se manifeste, ennuageant les lieux,  
Met un terme à l'essor, dans une offense aux cieux,  
Livre au vil abandon, la tâche non finie !

Faut-il croire l'échec, sans remède, fatal ?  
Non ! Fermes, résolus, mus par un fier courage  
Enfants, parents, font bloc ! Ils terminent l'ouvrage,  
Alors qu'au ciel exulte un rire de cristal !



Au Docteur Jean-Claude Vidal,  
à son épouse...

Une Main, toujours prête...

Que grâce soit rendue au médecin si doux  
Dont la présence seule, apaise, reconforte!  
Il écoute, il devine ! Il explique, il exhorte,  
Allume un feu d'espoir qui pénètre partout !

Fidèle, chaque jour, au Serment d'Hippocrate,  
Il vit son sacerdoce, au-delà de l'humain !  
Attentif à chaque être, il parcourt le chemin  
Où s'exerce son art, sans fatras disparate !

A toute cause noble, il donne sans compter,  
Tout son temps de répit, dans le soleil de l'âme,  
Offre sa compétence, à l'abri de tout blâme,  
En bravant le félon qui peut se présenter !

S'il a connu la guerre et plus d'une tourmente,  
Et s'il entend l'écho de pathétiques voix,  
Dans le sinistre envol de funestes pavois,  
La vie, en lui, triomphe en généreuse amante !

A ses côtés, palpite un ange de douceur,  
Une épouse au cœur tendre, une fée enjôleuse,  
Ouvrant contre le Mal, sur la route houleuse,  
Où sa caresse excelle à chasser l'agresseur !

Le cher docteur, au seuil d'une calme retraite,  
Enfin goûte, en un cercle, amical, élégant,  
Le plaisir du loisir mais garde, sous son gant,  
Pour le geste qui sauve, une main toujours prête !

34  
A Monsieur René Fort,  
Homme de Science,  
Homme de Foi !

Digne de son Nom...

Jamais homme ne fut plus digne de son nom,  
Celui de ses parents, patronyme sonore,  
Et que, de tout son être, à toute heure, il honore,  
A l'histoire ancestrale, ajoutant son chaînon !

Au fil du temps qui passe, un parcours exemplaire,  
Aux éclats les plus vifs, exulte sous les cieux !  
Sur des voiles d'azur, restent fixés les yeux  
De l'artisan de paix que nimbe une aura claire !

Au service du Bien, sans cesse, avec ferveur,  
Il œuvre, sans faillir, le front haut, noble, sage !  
En sa parole, coule un bienfaisant message  
Emis dans un envol par divine faveur !

Par le goût du savoir, la recherche insistante,  
Il accède au domaine où, seul, l'Amour est Loi  
Où triomphent, pour tous, l'Espérance, la Foi,  
Où s'offre l'Eternel, en réponse à l'attente !

Heureux celui dont l'âme, ouverte à l'Infini,  
Tout entière se donne, en suspens sur une onde,  
Au gré d'un saint vertige, à la splendeur du Monde,  
A l'éblouissant flot que verse un ciel béni !

35  
A Madame et Monsieur Vaudour,  
Professeurs à l'Université de Provence.

Chercheurs.

S'avançant, tous les deux, sur le même chemin,  
Pour une même tâche, exaltante entre toutes,  
Avec un dynamisme excluant tous les doutes,  
Ils assument la charge et vont, main dans la main !

Pour elle, dont l'allure est allègre, fouguese,  
Il se fait, dans la salle, un silence attentif,  
Lorsque, d'un tracé net, pertinent, suggestif,  
Elle évoque une ville ou la lande rugueuse !

Lui, l'époux, fut, naguère, un maître bien aimé  
De grands enfants, hors rail, que malmène la vie !  
Un vaste amphithéâtre, aujourd'hui, le convie  
A parler du vieux globe, à son astre, arrimé !

Magnifique est déjà la ronde parcourue,  
Un sourire à la lèvre et les cheveux au vent,  
Des rives du Maghreb aux déserts du Levant,  
Par ces dieux dont la grâce est, chaque jour, accrue !

Explorateurs du monde, ils le font découvrir,  
Par la parole juste et par la chose écrite !  
Il est bien sûr que nul n'ignore leur mérite,  
Un savoir que le Ciel ne cesse de nourrir !

A Maître Bredeau, Bâtonnier de la  
Cour d'Appel d'Aix en Provence.  
A son Epouse.

### Un Couple.

Bien de front, l'un et l'autre, ils marchent tous les deux !  
Leur couple, sous un ciel de sereine harmonie,  
Franchit le vantail neuf de chaque décennie,  
Et l'or de chaque aurore exulte au-devant d'eux !

De lui, chacun connaît la haute silhouette,  
Et le halo viril de penseur attentif !  
Elle qui fut, naguère, édile au zèle actif,  
Détient une autre force en sa grâce fluette !

Avant toute autre chose, il est l'Homme de Loi,  
Qui lutte, sans faillir, pour l'Ordre et la Justice !  
Il se bat sans réserve, en haine du factice,  
Assurant au fléau, le plus subtil emploi !

Pour toute affaire en cours, lorsque son front se creuse,  
Il offre à son épouse un peu de son tourment !  
Elle aime, en bonne cause, émettre un jugement,  
Intervient, vive, prompte, et l'âme généreuse !

Ouvrant toujours ensemble et la main dans la main,  
Pour un monde meilleur, sans guerre, sans souffrance,  
Avec, dans le regard, les feux de l'Espérance,  
Ils vont, du même pas, sur le même chemin !

.37  
A Maître Pierre Bredeau,  
Bâtonnier de la Cour d'Appel d'Aix en Provence.

Le Don de la Parole.

Le don de la Parole, une vertu première,  
Un talent, le meilleur, le plus vrai, le plus beau,  
Prête à l'Evènement, tout l'éclat d'un flambeau,  
Jette sur chaque chose, une vive lumière !

Au service du Droit, Maître au pouvoir divin,  
Verbe haut, l'Avocat, subjugue l'auditoire,  
Eveille des frissons dans les rangs du prétoire,  
Elimine le Vil, dissout le Doute vain !

Entendre, en temps voulu, le simple Appel à l'Aide,  
Ecouter, pour comprendre et pour mieux compatir,  
Quel rôle incomparable, à tenir sans mentir,  
Pour celui, qui, front net, combat l'intrigue laide !

Entre tous les ténors qui font vibrer les murs,  
Des Palais de Justice où, la Loi, seule est reine,  
Il en est quelques-uns dont la voix souveraine,  
Enfle un chœur immortel aux accents les plus purs !

Il est de fiers discours de noble convenance,  
Avec les mots sculptés d'une riche œuvre d'art :  
Que flotte, près des Cieux, le superbe étendard,  
Qui prend, à l'Infini, son ample résonance !

Au Docteur Pierre Vidal.  
Membre de l'Académie d'Aix en Provence.

Guide au Musée Arbaud.

La rumeur de la rue au tumulte anonyme,  
Arrivée à l'hôtel, s'efface dès le seuil:  
Quelqu'un se trouve là pour assurer l'accueil,  
Dans un joyeux bonjour, qui réchauffe, ranime !

Il n'est rien de plus doux qu'un visage amical,  
Dont le feu du regard et l'éclat du sourire  
Invitent, sans attendre, à bien vouloir souscrire  
Au charme d'un échange émis sur champ vocal !

Que béni soit le guide, au sein de l'assemblée,  
Qui, du souffle subtil d'un invisible arroi,  
Ouvrant l'aire céleste où l'esprit seul est roi,  
Donne au cœur le plus humble une ardeur redoublée !

Attentif à chacun, toujours si bien présent,  
Pour que vogue la nef, aimable messagère,  
A l'abri de tout choc, sur une onde légère,  
Archange au pouvoir sûr, vous passez, bienfaisant !

Ne se peut concevoir meilleure Compagnie  
Dans ce temple où les Cieux déversent leurs trésors,  
En volumes, tableaux dont palpitent les ors,  
Témoins d'un ample envol de divine harmonie !

38-35

AMIS SANS PAROLES.

Amis sans Paroles.

Seigneur Matou. (Sonnet.)

Quel Phénomène ! (Rondel.)

Curtis, le Chat Persan.

A Travis, le Chat Japonais.

Chère est sa Présence.

A ce Sage Animal.

Message d'une Lapine.

Que Dire de Pacha.

L'Ecureuil Rocamboles.

Sauvez le Rouge-Gorge.

Le Petit Bec Vainqueur.

Choco.

Le Cheval Esseulé.

Le Cheval et l'Enfant.

Graphite.

Iris, la Chatte Grise de Clélie.



Seigneur Matou<sup>1</sup>.

Sonnet.

C'est le Seigneur Matou, l'ami présent, fidèle,  
Au front noble porteur d'un illustre écusson !  
Point ne lui faut semonce ou quelconque leçon,  
Puisqu'il est sage et digne, exemplaire, modèle !

A toute heure, pour lui, s'ouvre la citadelle !  
Au jardin, son passage éveille un long frisson,  
Provoque un fol émoi dans l'ombre d'un buisson  
Qu'effleure de son vol, une vive hirondelle !

En son âme, pourtant, ne sourd nul vil dessein !  
Il revient prendre place au creux de son coussin  
Où la douceur du soir le fige, l'ensommeille !

Il parcourt à loisir de lointains univers,  
Mais reconnaît les lieux, lorsque l'aube vermeille  
Incise d'un trait d'or, l'iris de ses yeux verts !

---

<sup>1</sup> Prix Paule Lindsay à la Société des Poètes et Artistes de France.

42

Rondel.

Quel Phénomène !

En cape grise et blanc gilet,  
Le matou charme son domaine !  
Il se pavane, se promène,  
Offre, au grand parc, un vrai ballet !

Le parcours vif du feu follet,  
Surprend, confond, la gent humaine !  
En cape grise et blanc gilet,  
Le matou charme son domaine !

Ardent, fougueux, vers l'oiselet,  
Il prend son vol, quel phénomène !  
Au fil des jours de la semaine,  
Ici, puis là, court son reflet,

En cape grise et blanc gilet !

## Curtis, le Chat Persan.

Bleu persan sur le dos, bleu persan jusqu'au crâne,  
Angora blanc, très blanc, sur le reste du corps,  
Il furète sans peur, chambarde le décor :  
C'est un chat un peu fou, mais si drôle, si crâne !

Il aime les coussins mais ne résiste pas  
A l'appel du vent frais par la porte entr'ouverte !  
Il préfère, au velours, la pelouse bien verte,  
Où l'insecte folâtre à l'heure du repas !

Dans l'épaisseur du parc, il saute d'arbre en arbre,  
Epie un écureuil qui le nargue, l'œil rond !  
Il quitte alors son poste et dévale du tronc,  
Puis se bloque tout net, se fige tel un marbre !

Un mulot minuscule, oh ! Le fol imprudent !  
Sort de l'abri du bois, la démarche incertaine,  
Atteint l'auge de pierre où chante la fontaine,  
Et voici que le blesse une implacable dent !

Reviens, Minou, veux-tu ! Laisse là ta victime !  
Au logis de ton maître, il est d'autres plaisirs !  
Tous les jeux sont permis, pour meubler tes loisirs,  
Dans la demeure heureuse, au coin de l'âtre intime !

44 30  
A Travis, le Chat Japonais.

Ce fut, à la naissance, un menu peloton  
De poils gris ondoyés d'une vague ombre rousse,  
Une boule soyeuse, une peluche douce,  
En bref, un adorable, un ravissant chaton !

Le voici devenu Seigneur en son domaine,  
Un matou magnifique, au maintien sage et lourd,  
Au manteau sans pareil, au regard de velours,  
Mais, par un seul détail, il est un phénomène !

Une très courte queue, un étonnant plumeau,  
Qu'il porte en verticale, en fait un cas d'espèce !  
A l'abri de tout choc, dans sa fourrure épaisse,  
Il dort ou se pavane en habit d'esquimau !

Son congénère proche, assez souvent peu sage,  
Aime l'entretenir de nouveaux univers !  
Or, lui, sourd à l'appel, cligne ses grands yeux verts,  
Filtre sur un rai d'or, un tout autre message !

Est-il bon de vouloir du faible, être vainqueur ?  
A d'autres, le goût vil, de la chasse perverse !  
Un chant d'amour, ici, jour après jour, me berce  
Auprès d'un maître sûr et qui comble mon cœur !

455  
Pour Hélène.

Chère est sa Présence.

Comme d'autres, sans plus, c'est un chat noir et blanc !  
A sa mère, enlevé, juste après sa naissance,  
Il a trouvé bon toit, mais digne, avec décence,  
Il promène, à l'entour, un panache troublant !

Indifférent à tous, il a, pour sa maîtresse,  
Un attachement sûr mais exclusif, aussi !  
Près d'elle, il est heureux, sans crainte, sans souci !  
Donc, pourquoi faudrait-il qu'un quidam le caresse ?

Indésirable est l'hôte apparu sur le seuil !  
L'importun visiteur abîme une harmonie :  
Toute vaine rumeur devrait être bannie !  
En fait, lui, le matou, doit céder son fauteuil !

Pourtant il se comporte en comparse modèle :  
Il salue à la ronde, un tantinet malin,  
Bondit hors du chaos, se retire, félin !  
Il reviendra plus tard, sereinement fidèle !

Oui, sa présence est chère à ceux de sa maison,  
Où règnent le confort, une juste police !  
Il répond à merveille au fier prénom d'Ulysse  
Et mire, en ses yeux d'ambre, un tranquille horizon !

46  
Pour Hélène.

A ce Sage Animal.

La belle chatte noire aime toujours discrète,  
A vivre loin du sol, des terrestres périls !  
Les chats du voisinage aux instincts trop virils  
Respectent son aura de noble anachorète !

A l'écart du désordre aux remous chahuteurs,  
Pour ne pas abîmer son pelage de soie,  
Elle fuit l'importun, les gestes rabat-joie !  
Il lui faut, pour séjour, le calme des hauteurs !

Sur l'armoire en corniche, elle est reine du monde,  
Abrite en zone vierge, un long somme assez lourd !  
Quand l'horloge s'éveille, en patins de velours,  
Elle atteint le piano, d'un seul bond, sur une onde !

Un seul être, entre tous, trouve grâce à ses yeux :  
Sa maîtresse jolie aux atours de princesse,  
Accède à son domaine et, sans jamais de cesse,  
Ouvre à son cœur ému, le royaume des cieux !

Pénélope, prénom d'une idylle éternelle  
Ajoute un fier prestige à ce sage animal,  
Centre d'un univers préservé de tout mal  
Que, sans relâche, un ange, effleure de son aile !

47 33  
Pour Hélène.

Message d'une Lapine.

La déesse qui fut cruelle pour Ulysse  
En l'isolant du monde et de ses compagnons,  
N'avait pas le museau ni les ongles mignons  
De la Circé, lapine en douillette pelisse !

Oui, cette Circé-là jouit de la maison,  
Loge dans une cage, une prison dorée,  
Bien-sûr à claire-voie et richement parée,  
Où l'herbe la meilleure est fournie à foison !

Sa maîtresse est si belle et tellement gentille !  
Entre ses fines mains, cueillir, tout à loisir,  
Son parfum, sa parole, est un réel plaisir !  
Ah ! Durant sa visite, un vrai bonheur pétille !

Il faut, quand vient le jour, saluer sous l'auvent,  
L'écureuil en vadrouille et son voisin le merle !  
Alors, une pavane, en robe gris de perle,  
Anime tout le seuil pour un rite émouvant !

L'entourage respecte en cet animal sage,  
Un comportement digne, un silence exemplaire !  
Il délivre, à coup sûr, d'une façon très claire,  
A la planète folle, un éloquent message !

48  
A CLELIE.

Que Dire de Pacha...

Que dire de Pacha, ce très noble seigneur,  
Ce chat qui sait jouir d'un merveilleux domaine ?  
Aux yeux de tous, pour lui, les jours de la semaine  
Ont un goût de dimanche, un parfum de bonheur !

N'a-t-il pas, pour lui seul, la meilleure maîtresse,  
Une petite fille au clair regard d'azur,  
Qui le nourrit, le soigne, avec un talent sûr,  
Qui prodigue sans faille, une folle tendresse ?

Il fut choisi, très tôt, près du sein maternel,  
Parmi d'autres chatons, par une main experte,  
Et la maison d'accueil lui sourit, large ouverte,  
A l'aube d'un matin, lumineux, solennel !

Cadeau d'anniversaire, est-il plus riche idée ?  
L'animal et l'enfant, sous le joug le plus doux,  
Partagent, bien d'accord, le bonheur d'être, en tout,  
Puisque leur belle entente est, par l'amour, soudée !

Il faut, bien entendu, se séparer parfois,  
Un temps pour le sommeil, un temps pour la besogne !  
Alors, lui, le poil vif, s'échappe sans vergogne :  
Il rapporte, le soir, la chaude odeur du bois !



49

## L'Écureuil Rocambole<sup>1</sup>.

Lorsque au lever du jour se rabat le volet,  
Dans le cyprès tout proche, une flammèche vole :  
En griffant le bois dur, l'écureuil Rocambole,  
Exécute un saut libre, en chute sans filet !

Il voit bien le signal d'une blanche serviette !  
Une voix familière égrène sa chanson !  
Alors, d'un trait rapide, il gagne, sans façon,  
Le bord de la fenêtre où le biscuit s'émiette !

Ah ! Ce premier repas, qu'il est réconfortant !  
Pattes jointes, l'œil vif, l'animal tend l'oreille,  
Opère un lent recul, se suspend à la treille,  
Attentif, en éveil, mais toujours grignotant !

Au bassin dont l'eau calme offre aux cieux son image,  
Il étanche sa soif. Un influx généreux  
L'imprègne tout à coup, l'immobilise, heureux,  
Tandis que l'enveloppe un céleste ramage !

Après un tour au parc, le voici, beau seigneur,  
Avec tout un butin : sur une feuille verte,  
Une figue, un gland sec, plus une pigne ouverte,  
Un présent de tendresse, un aveu de bonheur !

---

<sup>1</sup> Prix Victorien Sardou au concours de la vallée de l'Huveaune.

A Claire-Irène

Sauvez le Rouge-Gorge.

Le rouge-gorge vient, chaque jour, sur le seuil,  
A l'heure des repas, pour becqueter sans crainte,  
Un peu de pain, du lard, des raisins de Corinthe,  
Offerts par ses amis, tous, gens de bon accueil !

Parents et Grands-parents, des enfants de tous âges,  
Occupent leurs loisirs à des travaux divers,  
Dans la cour, dans le parc, sous les ombrages verts :  
L'oiseau suit leurs parcours, connaît tous les visages !

Au joli passereau, s'adresse tout un chœur  
D'affectueux appels, de mots pleins de tendresse !  
Aux abords de ce toit, la rumeur est caresse,  
Une chanson qui charme, une exquisite liqueur !

Mais le logis possède une chatte féline,  
Ayant sa chambre d'hôte en ce séjour joyeux !  
Malgré ses yeux de jade et son long poil soyeux,  
Cet animal, hélas ! n'est pas d'humeur câline !

Un coup de pattes, bref, met ta vie en péril !  
Il faut céder la place ! Eloigne-toi, pars, vite !  
Ah ! Vois surgir ton ange ! A le suivre, il t'invite !  
Il t'offre un sûr refuge au creux d'un vieux baril !

## Le Petit Bec Vainqueur.

Le rouge-gorge flâne, hésitant, sur le seuil,  
Où, chose très étrange, il ne passe personne !  
Insolite est le vide et l'oiselet frissonne !  
Enfin l'aïeule arrive, occupe son fauteuil !

La dame au doux sourire est bien réconfortante !  
Elle parle et l'ami sautille, guilleret !  
Il donne à la main blanche un baiser très discret !  
Ne subsiste plus rien des affres de l'attente !

Et puis le grand portail, miroir des univers,  
A l'heure dite, s'ouvre à toute la famille !  
Avant les feux du soir, l'ombre de la charmille,  
Est propice à la halte, aux échanges divers !

Le charivari croît, nourri de tous les zèles !  
En habit noir, la chatte est présente au débat !  
La jatte, sur le mur, promet un bon repas !  
Mais voici l'hôte intrus, qui crâne, bat des ailes !

Il fait front, quel panache ! à l'ennemi moqueur :  
Déjà, griffes dehors, le lourd félin s'apprête !  
Ah ! Non ! Minette, non ! Reprends ton calme ! Arrête !  
Admire l'ode aux cieux du petit bec vainqueur !

A Clélie.

Choco.

Nouveau venu, pataud, Choco, partout se glisse,  
Interroge chacun de son regard troublant !  
Couleur de charbon vif, sans le moindre poil blanc,  
Ce petit chien pouvait être appelé « Réglisse. »

En son fief, il est seul, sans frère, sans copain,  
Mais il occupe en prince une vaste cuisine,  
Et, par chance, la cour de l'école voisine,  
Est attenante au parc, sous l'ombre d'un grand pin !

Le furtif animal guette la sonnerie  
Qui jette vers la grille, un flot d'enfants joueurs !  
Tout le domaine alors, s'anime de lueurs,  
De rires, dont il boit l'aimable griserie !

Le gentil compagnon, reçoit bien sûr sa part  
De pain, de chocolat, de mille friandises !  
On ne peut le bannir pour quelques balourdises,  
Un coup de croc, de patte, un fil de bave épars !

N'est-il pas l'ami sûr, pour une course libre,  
Avant l'entrée en classe et l'exercice ardu ?  
N'est-il pas la voix chaude, un signal attendu,  
Quand s'ouvre le portail sur l'univers qui vibre ?

A Pierre-Guy.

Le Cheval Esseulé.

Quel est donc ce cheval, tout seul, dans son enclos ?  
Il promène un air triste en bordure de route !  
Un tout jeune garçon lui présente une croûte  
Et lui parle à mi-voix, de course, de galop.

Le discours puéril se module en caresse !  
Il est doux, le contact, des naseaux sur la main !  
Pour un rêve en commun, s'entrouvre le chemin  
Dans un halo de grâce, un élan de tendresse !

Entre les deux amis qui, les yeux dans les yeux,  
Se disent l'indicible, un souffle chaud circule !  
Alors que, du sol, monte un mauve crépuscule,  
Une étoile d'or vif s'allume dans les cieux !

Des appels, des remous, troublent la paix de l'heure,  
Et, quand l'enfant s'éloigne, un bref hennissement,  
Dans l'espace s'élève, émeut le firmament !  
L'esseulé se lamente ! Il pleure ! Oh ! Comme il pleure !

Et le bambin se fige, une moiteur au front !  
Revenu sur ses pas dans l'ombre du portique,  
Il lance un au-revoir, qui tremble, pathétique  
Et, dérochant sa peine, il s'échappe, trop prompt !

454  
A Pierre-Guy.

Le Cheval et l'Enfant.

Aujourd'hui, Pierre a vu des coursiers au galop,  
Jaillis de l'horizon, menés de main de maître,  
Ainsi qu'un poney sûr, plus facile à soumettre,  
Et puis un beau cheval, rêveur, dans son enclos !

Que fais-tu là, tout seul, ami, près de la grille ?  
Emu, le bambin parle et l'animal, très doux,  
Répète : « Emmène-moi ! Je te suivrai partout ! »  
Lorsque l'enfant s'éloigne, un pleur, dans ses yeux, brille !

Le grand parc, appelé, « Village de Vacances »,  
Expose, au bord du ciel, des pavillons fleuris,  
Des aires de loisir, de rustiques abris,  
Où se déroule un film aux multiples séquences !

En ce sylvestre site, à toute heure du jour,  
Pour les repas, les jeux, s'ouvrent des salles claires,  
Happant, de toutes parts, l'or des rayons solaires,  
Et l'incessant ressac du terrain de parcours !

L'air se charge d'embruns, le long de la piscine,  
Un kaléidoscope aux vivantes couleurs,  
Offrant les éclats vifs d'un parterre de fleurs,  
Sous le vol des oiseaux que le bassin fascine !

56  
Pour Clélie.

Iris, la Chatte Grise de Clélie.

Rondel.

Elle est mignonne, mignonnette,  
Exquise en grâce de bon ton,  
La chatte grise au fin menton,  
Aux yeux de jade à clarté nette !

Au visiteur, s'il est honnête,  
Elle offre, aimable, un doux peton !  
Elle est mignonne, mignonnette,  
Exquise en grâce de bon ton !

Quand, d'une vive pichenette,  
Elle fait fi du peloton  
D'un frétilant fil de coton,  
Pour prendre part à la dînette,

Elle est mignonne, mignonnette !

57-41

POUR LES ANNIVERSAIRES.  
Affectueusement.



Pour les Anniversaires.

A Ma Petite Fille Pauline.

Clélie, la Petite Fille dans le Parc.

A Florent, avec toute ma tendresse.

Pour Hélène, Enfant du Mois de Mai.

A Laurent : Attendre.

A mon Fils, Guy Roger.

Pour Hadrien : Heureux, le Jour de ta Naissance.

A Olivier : Né de l'Azur que Porte un Garçon dans ses Yeux.

Pour ma Petite Fille Claire Irène Vincent : Pour un Anniversaire.

Pour mon petit-fils Pierre-Guy Vincent : Entre deux Anniversaires.

A Ma Fille Chantal : Un Joli Trait de Plume.

Pour mon Petit-fils Pierre Guy Vincent : Voici ce qu'a fait Pierre..., Ce Quinze  
Août.

## A MA PETITE FILLE PAULINE FINO VINCENT.

## EXERGUE.

Fière d'avoir franchi tes sept ans d'existence,  
 Il te plaît d'être au cœur d'une fervente cour !  
 N'est-il pas un domaine ouvert, jour après jour,  
 Où l'hymne au monde croît, chaque fois, d'une stance ?

## Sonnet Acrostiche .

Pour toi, petite fille, ô charmante Pauline,  
 Avril sème de l'or au seuil de la maison !  
 Un astre neuf se lève, éclaire l'horizon !  
 L'univers attentif te berce, te câline !

Il n'est, dans les jardins, que blanche mousseline,  
 Nouant, sur les rameaux, le bal de la saison !  
 Et toi, qui viens d'entrer dans l'âge de raison,  
 Vois-tu des jeux plus vifs, dans l'onde cristalline ?

Inaltérable est l'arc, qui, d'un feu triomphant,  
 Nimbe, de rais vermeils, ton visage d'enfant,  
 Cher aux anges des cieus, cher à tous sur la terre !

En ton regard limpide aux doux reflets d'azur,  
 Ne passe aucun nuage et s'offrent, sans mystère,  
 Tendresse, goût de vivre et bonheur le plus sûr !

Le 22 avril 2001. Pour l'anniversaire de Pauline.

504

Clélie, dans le Parc.  
La Petite Fille dans le Parc.

Clélie, à l'Univers, offre sa main menue !  
C Chère à tous, oh ! combien ! toujours la bienvenue,  
L L'enfant règne, s'impose, à toute heure, en tous lieux !  
E Ebloui, son regard mire l'azur des cieux,  
L Lors de ses clairs ébats, quand la nature en fête,  
I Inclut son gai babil, dans une ode parfaite,  
E En hymne à l'Eternel, au bonheur infini,  
V Voguant, hors tout récif, sous un pavois béni !  
I Il n'est pas une feuille, au sein de la ramée,  
N Ni de brin d'herbe au sol, qui n'accueillent l'aimée :  
C Chaque occupant du parc ouvre son pavillon !  
E Etincelante Nymphé, oiseau, fleur, papillon,  
N N'est-elle pas la reine en ce domaine agreste,  
T Tant imprégné d'amour que nul embrun n'y reste !

Pour ma petite fille CLECLIE VINCENT le jour de ses dix ans.  
Lou Ribas, Aix en Provence, le 27 mai 2001.

61

A Florent, avec toute ma tendresse<sup>1</sup>.

Fier de sa belle taille et de ses bras puissants,  
Le sieur Florent se rit des travaux harassants !  
Oubliant la contrainte et les lois de l'école,  
Recherchant le toit calme, il circule, bricole,  
Exécute avec art, précis, méticuleux,  
Nombre d'objets de goût et parfois nébuleux,  
Tisse un réseau complexe où court un fil de rêve !

Problématique ou simple, impératif, sans trêve,  
Obnubilant, le but, s'impose à tous, vainqueur,  
Exalte le courage, et, dans un même cœur,  
Unit toutes les voix pour que, d'or constellée,  
Fuse, au sein de l'arène, une œuvre bien scellée !

---

<sup>1</sup> Aix en Provence, le 27 mai 2001.

62-8

Pour Hélène, Enfant du Mois de Mai.

Heureuse est cette enfant que le ciel a comblée !  
Elégante, jolie, et la démarche ailée,  
Le front ceint de l'aura propre aux êtres élus,  
Elle égrène un chant clair aux refrains résolus !  
Nolisée au printemps, sa nacelle scintille !  
Euterpe l'accompagne en suave flottille !

HELENE AUJOURD'HUI CAPTE UNE ONDE CHALEUREUSE !

Jeune Fille, miroir de la beauté des cieux,  
Offrant au fil du jour l'azur de ses grands yeux,  
Forte et si bien présente, elle œuvre avec courage,  
Forge des projets sûrs, calme tout vent d'orage,  
Retient le feu de l'aube entre ses douces mains !  
Inaltérable est l'or de ses fougueux chemins !  
N'est-elle pas HELENE, une princesse heureuse ?  
N'est-elle pas HELENE, une princesse heureuse ?

63  
A Laurent.

Attendre.

Longs, si longs sont les jours loin de la terre aimée !  
Attendre, attendre encore épuise le chagrin,  
Use le fil du temps, le dissout, brin par brin,  
Régénère l'Espoir dans une âme pâmée !

Est-il rêve plus doux, plus grisante fumée ?  
Non, ne se peut que meure, en son fidèle écrin,  
Tout le feu d'une perle au pouvoir souverain,  
Jalonnant d'éclats vifs, la route sublimée !

Oh ! revoir les oiseaux du ciel de l'âge heureux,  
Fleuri de bouquets neufs sur un bord chaleureux,  
Frémir dans une ronde aux paroles connues !

Reviennent les soleils de la belle saison,  
Illuminer le seuil apparu hors des nues,  
Nimber d'azur, le toit, de la chère maison !

A Mon Fils, Guy Roger, pour son anniversaire<sup>1</sup>.

Guilleret, le printemps triomphe de l'hiver !  
Une légère brise encense l'Univers,  
Y verse les parfums de ses gerbes fleuries !

Voici venus les jours des folles griseries !  
Il te plaît de saisir la Vie à bras le corps,  
Né pour la Pentecôte en un vibrant décor,  
Cher à tous tu détiens la douceur et la force !  
En toi, nul vil combat d'un quelconque divorce,  
Ne ternit ton front pur ni ne met en péril,  
Ton goût pour le bonheur et ton entrain viril !

---

<sup>1</sup> Aix en Provence, le 5 juin 2001.

Pour l'Anniversaire d'Hadrien<sup>1</sup>.

Heureux, le Jour de ta Naissance.

Heureux fut, pour les tiens, le jour de ta naissance,  
 A la fin du mois d'août, en plein cœur de l'été !  
 Dès le berceau, le monde, à l'envi, t'a fêté !  
 Rires d'enfant joueur, rêves d'adolescence,  
 Illustrent seize ans d'âge où le plaisir est roi,  
 Empreints du bonheur d'être et dont le gai charroi  
 N'a cessé de t'offrir les roses de la vie !

Faut-il atteindre une ère aux chants moins puérils,  
 Impartir au parcours des lois par trop ardues ?  
 Non ! Que tes mains d'artiste espèrent bien tendues,  
 Ouvertes vers le ciel qui vainc tous les périls !

Va ! Marche front sûr ! Que ton pas ne dévie !  
 Il te faudra bientôt désigner quelque bord !  
 Ne te tourmente pas ! Tourne la bonne roue !  
 Choisis au mieux ton cap, tout de face à la proue !  
 Épouse le bon vent qui mène au meilleur port !  
 Nombreux fusent les vœux ! Un chœur joyeux, sincère,  
 Te souhaite, ce soir, un bon anniversaire !

---

<sup>1</sup> Poème acrostiche, pour mon petit-fils Hadrien Fino, le jour de ses seize ans. Le 30 août 2001. Aix en Provence.



A Olivier.

Né de l'Azur que porte un Garçon dans ses Yeux.

Olivier se présente, allègre de plein front !  
Le sourire à la lèvre, il a le geste prompt !  
Ignorant le vain doute, à l'aise, il évolue,  
Vibre à l'appel du jour, que d'emblée, il salue !  
Il n'est rien de meilleur que d'entendre sa voix  
Emettre un avis sûr, quel que soit le pavois,  
Révéler le détail, cause de l'avarie !

Joyeux sont les propos, dans la calme euphorie,  
Offrant à tout chacun des instants de plaisir,  
Frôlant d'une aile vive un bienheureux loisir :  
Famille, amis, qu'assemble une ample maisonnée  
Rythment les heures d'or au fil de la journée,  
Inscrivent, dans leur œuvre, un message des cieux,  
Né de l'azur que porte, un garçon, dans ses yeux !

Pour ma petite fille, Claire Irène Vincent.

Pour un Anniversaire.

Au foyer d'un beau couple, elle fut la première !  
Avant l'aube d'un jour du premier mois d'été,  
Lorsque arrive du ciel, la plus forte clarté,  
Elle ouvrit sur le monde, un regard de lumière !

Aujourd'hui, jeune fille au maintien gracieux,  
Elle a le teint du lys et l'éclat de la rose !  
Autour d'elle, ne traîne aucun brouillard morose :  
Il fond dans son sourire, exquis, délicieux !

Discrète, mais, c'est sûr, très présente, attentive,  
Elle a le mot qu'il faut juste au moment voulu !  
Le charme sans égal qui lui fut dévolu  
Fait d'elle, pour chacun, la bonne fée active !

A l'infirme, au malade, au tout petit enfant,  
Elle donne son aide, apporte son bien-être,  
Afin que le bonheur, dans tous les cœurs pénètre  
Et tende son pavois de soleil triomphant !

Des couleurs de la vie, elle a fait son emblème :  
Il lui va bien de prendre, avec un goût certain,  
De ses doigts délicats, les fleurs de son destin,  
Car, c'est un fait, pour tous, l'Univers entier l'aime <sup>1</sup>!

---

<sup>1</sup> Aix en Provence le 25 Juin 2002.

68  
Pour mon petit-fils Pierre-Guy Vincent.  
Entre deux Anniversaires.

### Les deux Patrons.

Du nombre des élus comblés dès la naissance,  
Il fut un doux bébé, puis un charmant garçon,  
Que le rythme des jours berce de sa chanson !  
Adulte, le voici, sans vaine effervescence !

Athlétique, son corps abrite un cœur viril,  
Mais sa force est tendresse et beaucoup mieux qu'un autre,  
En fils, petit-fils, frère, il demeure très nôtre,  
Et dresse un sûr fanal en regard du péril !

Quel étrange pouvoir, exerce ce jeune homme !  
Est-ce les deux grands saints, ses patrons dans les cieux,  
Qui prêtent leur aura, rayonnante en tous lieux,  
A Pierre-Guy le Sage ainsi qu'on le prénomme ?

Heureux fut le baptême au choix si pertinent :  
Pierre, le roc de base, assise de l'Eglise,  
Et Guy, celui qui calme, écoute, normalise,  
Assurent leur héros d'un soutien permanent !

Du Ciel, lui vient, par grâce, un pacifique zèle,  
Eclairant d'un feu vif, nourri de mille émois,  
Se riant de l'envol, des semaines, des mois,  
Un visage aux traits purs que l'Idéal cisèle !

69 52  
A Ma Fille Chantal Joffrin  
qui maîtrise si bien l'« Ordinateur. »

Un Joli Trait de Plume.

Comme ils sont beaux les mots qui courent noir sur blanc !  
Saugrenus, ligne à ligne, en fières silhouettes,  
Ils ont des coups de bec, des envols d'alouettes,  
Avant de se fixer dans un ordre troublant !

L'un d'eux, parfois, trébuche et s'efface en tremblant !  
Un autre le remplace ! Il en vient par brouettes !  
Ils déversent leur encre en folles pirouettes,  
Esquissent même, en marge, un pas de faux-semblant !

Pourtant, bientôt, le texte, exulte en écriture,  
Offre à l'œil ébloui sa parfaite armature,  
Un champ, dans sa splendeur, en pleine floraison !

La feuille va rejoindre un sibyllin volume,  
Où, pour toujours, palpite, aux feux des horizons,  
Le récit que paraphe un joli trait de plume !

Pour mon Petit-Fils Pierre Guy Vincent.

Voici ce qu'a fait Pierre...

Ce Quinze Août.

Avec mes grands-parents, naguère j'ai vu Lourdes !  
Ils me tenaient bien fort, chacun par une main,  
Pour suivre, au long du Gave, un lumineux chemin,  
Vers la Source où le flux se puise à pleines gourdes !

On m'a montré la Grotte où la Reine des Cieux,  
Veille sur l'onde émise en nombreuses fontaines !  
Et j'ai bu dans mes doigts dépouillés de mitaines,  
Alors qu'un feu de joie illuminait mes yeux !

J'ai dit : "Je vous salue !" à la Très Sainte Vierge :  
A vrai dire, sans fard, je savais ma leçon !  
Bien que n'étant, pour tous, qu'un très petit garçon,  
J'ai bien su, d'un seul geste, allumer mon grand cierge !

Il subsiste en mon âme un souvenir très doux,  
De ce bonheur tranquille en route sur une aile,  
Au gré d'un souffle chaud d'une grâce éternelle,  
Embaumé d'un parfum qui me redonne tout !

Adulte, me voici ! Pour Grand-Mère et Grand-Père,  
Evoluant, bien sûr, avec plus de lenteur,  
Il m'incombe, ce jour, d'être leur protecteur,  
D'apparaître au point juste, en vigilant repère !

A toute heure, les pas, mus par un seul désir,  
Conduisent vers le site où l'eau miraculeuse,  
A tous ceux que soulève une foi scrupuleuse,  
Ouvrant le divin seuil, se prodigue à loisir !

Ce quinze Août, plus qu'un autre en toute plénitude,  
A vu la basilique, un des soirs les plus beaux,  
Voguer sur une houle aux mystiques flambeaux,  
Sous lesquels palpitait, sans fin, la multitude<sup>1</sup> !

---

<sup>1</sup> Lourdes. Quinze Août 2002.

71

ERRANCES.

## ERRANCES.

Un Sol Béni. Rondel.

L'Esprit Chagrin. Rondel.

L'Inaltérable Univers. Rondel.

Marignane.

Les Feux de la Saint Jean.

Après le Vent de Folie.

Le Regard d'un Enfant.

Une Divine Ivresse.

Triomphe la Vie.

Le Geste qui Sauve.

La Grand'Messe.

Reste le Souvenir.

L'Eté s'enfuit.

43 57 15

Un Sol Béni.  
Rondel.

Au clair soleil d'un sol béni,  
Où, près des cieux, brille une grève,  
Erre l'enfant qui, par le rêve,  
Ouvre son âme à l'Infini !

Le tracas vil étant banni,  
L'heure s'envole, heureuse, brève,  
Au clair soleil d'un sol béni,  
Où, près des cieux brille une grève !

Un chœur de voix, monte, fourni,  
Encense un ciel où luit sans trêve,  
Un pur cristal, qui, point ne crève,  
Ecrin dont l'or n'a pas terni,  
Au clair soleil d'un sol béni !



7458

L'Esprit Chagrin.  
Rondel.

J'ai laissé fuir l'Esprit Chagrin  
Et, de ma coupe, ôté la lie !  
Adieu brouillard, mélancolie :  
Triomphal, court un gai refrain !

Dans l'allégresse à fond de train,  
Hors d'un linceul qui se déplie,  
J'ai laissé fuir l'Esprit Chagrin  
Et, de ma coupe, ôté la lie !

Le soleil brille, souverain !  
Que dure, dure, l'embellie !  
Puisque la peur est abolie,  
De mon coursier sans mors ni frein,  
J'ai laissé fuir l'Esprit Chagrin !

4559  
L'Inaltérable Univers.  
Rondel.

Inaltérable est l'univers  
Que baigne l'aube originelle,  
Où la demeure maternelle  
Est toujours là, le seuil ouvert !

Sur les chemins du coteau vert  
Danse la même ritournelle !  
Inoubliable est l'univers  
Que baigne l'aube originelle !

Hors tout parcours cruel, pervers,  
L'humble enfant vogue au gré d'une aile,  
Alors que s'offre, ample, éternelle,  
Une ère libre, où sans hiver,

Inaltérable est l'univers !

46. 13

Marignane.

Marignane s'étale aux confins de la terre,  
Où le ciel, sans récif, à la mer, est uni,  
Noyant tous les chemins qu'absorbe l'Infini,  
Les rêves les plus fous, dans un divin mystère !

O voyageur, fais halte, au bord de l'horizon !  
Du large, vers l'étang, court une vague sage,  
Egrenant, perle à perle, un sibyllin message,  
Un appel, un murmure, une calme oraison !

Le vaste aéroport, un carrefour du monde,  
Accueille, nuit et jour, les plus brillants pavois,  
Evoluant sans cesse, ému de mille voix,  
Un chœur universel en suspens sur une onde !

A chaque instant, se pose ou s'envole un oiseau,  
Qui choisit son couloir, respecte sa balise,  
Escalade le vide ou bien s'immobilise,  
Au gré du fil ténu d'un complexe réseau !

Un fol alambic brasse une foule fébrile,  
Alors que, toute proche, une ardente cité  
Garde haut son panache, un orgueil hérité  
D'aïeux de noble cœur, au verbe non stérile !

77  
Les Feux de la Saint Jean.

Voici le temps des feux de la Saint Jean Baptiste !  
Au bord de l'horizon, lorsque descend le soir,  
Le soleil jette au ciel, des rougeurs d'ostensoir,  
Que reflète le flot sur la mer d'améthyste !

Une brise légère, au-dessus des jardins,  
Se charge de parfums dont elle asperge l'onde !  
Au cours d'un bref instant, noyant la grève blonde,  
Une écharpe s'étire en tons incarnadins !

L'univers se dissout dans l'ombre vespérale !  
Un oiseau sans couleur zèbre d'un trait furtif,  
L'espace nu que fige un silence attentif,  
Où règne, frémissante, une clarté lustrale !

Une étoile s'allume, acquiert un vif éclat !  
Dans la nuit qui bleuit, la rive s'illumine :  
Une foule compacte, en cortège, y chemine,  
Atteint le port que vêt une chape lilas !

De l'esplanade fuse une superbe flamme !  
Aussitôt, bras tendus, sous le brûlant pavois,  
Une ronde s'envole et chante à pleine voix,  
Fleur à pollen d'or neuf, dont la lumière est l'âme !

78 62

Après le Vent de Folie.

Bras éployés, le vent domine l'Univers !  
Les arbres, les taillis chavirent dans l'espace !  
Un attelage fou, tourne, passe et repasse,  
Aspire, sans égards, l'or du feuillage vert !

Le charroi, sur le sol, soulève des nuées,  
Du sable, du pollen, de menus gravillons,  
Des brindilles sans sève, avec des tourbillons,  
De fantasques rondeaux, de subites ruées !

Une rumeur profonde entoure chaque toit,  
Dissipe tout appel, se gonfle, s'accentue,  
Oppose à tout essor, une force têtue,  
Etreint, sur le chemin, le voyageur pantois !

S'ouvre enfin le refuge, au sein de la demeure,  
Entre des murs sans faille, où le flux n'entre pas !  
Voici venu le soir ! Que s'arrête le pas !  
Que, dans l'âtre, le feu, jusqu'à l'aube, ne meure !

Alors que la nuit berce un bienfaisant sommeil,  
La tempête s'arrête ! A nouveau la paix règne !  
Un oiseau, sur le seuil, qu'un rayon déjà baigne,  
Adresse une ode vive à l'horizon vermeil !

## Le Regard d'un Enfant.

D'un chérubin fragile, un bébé calme et sage,  
Au gré d'un souffle bref, étrange, intemporel,  
Est venu ce regard, grave, surnaturel,  
Un flux de l'autre monde, émis pour quel message ?

Un logis, vrai cénacle, imprégné de douceur,  
Prête le meilleur cadre à toute une famille :  
Au seuil, sous l'auvent clair d'une verte charmille,  
Est installé l'enfant que surveille sa sœur !

Le clan doit établir le plan de la journée !  
Sainte, toute voix compte et s'exprime à son tour :  
A chacun de prévoir quel sera son concours,  
Afin qu'à l'heure, soit, la tâche terminée !

Le petit être écoute, immobile, attentif,  
Sachant bien que, dans l'arche, est prévue une place,  
Où sera son berceau qu'un flot de gaze enlace !  
Utile est le débat, généreux le motif !

L'ange qui, sans parole, admet son importance,  
Offre, de face, à tous, l'éclat vif de ses yeux,  
Que submerge l'azur de l'infini des cieux !  
Dans l'intersidéral, chavire l'existence !

80.34

## Une Divine Ivresse.

Il est des jours que ronge une morne routine,  
Effritant l'âme inquiète en fragments sans couleurs !  
Le vent, maître du parc, éparpille les fleurs  
Que nulle abeille, hélas ! ne charme, ne butine !

Insolite se glisse, au long de la sentine,  
Un ruisselet dont l'onde écluse mille pleurs !  
Or voici, tout soudain, qu'entre des doigts frôleurs  
Palpite, fraîche éclose, une blanche églantine !

Oh ! bienfaisant clin d'œil, appel discret, subtil !  
La corolle qu'éclaire un délicat pistil  
Offre, dans un envol, un baiser de tendresse !

Une humble voix murmure : « Ecoute, ouvre les yeux !  
Avec l'oiseau, partage, une divine ivresse,  
En buvant le nectar que prodiguent les cieux ! »

46/80 05

## Triomphe la Vie.

Le vent sauvage tourne autour de la maison,  
Fonce contre les murs, se cabre, frappe, gronde,  
Et la demeure, au cœur de l'infernale ronde,  
Oppose à l'assaillant sa muette oraison !

Les yeux clos, le logis que le flot dur harcèle,  
Oscille, tangué, cède et dérive, éperdu,  
S'efface dans un souffle, émerge, suspendu,  
Sans amarre, sans mât, dérisoire nacelle !

Avec force, avec rage, à grands coups de batoirs,  
L'ennemi se déchaîne ; il se rue, invincible,  
Affole, pour atteindre une lointaine cible,  
Au plus secret du parc, les plus humbles dortoirs !

Que résiste le toit sur l'enfant qui sommeille,  
Et que le nid sans faille, enveloppe l'oiseau !  
Que le grillon se cache à l'abri du roseau,  
Tandis que, dans les cieux, fuse une aube vermeille !

Au gré d'un jour tout neuf, aux feux incarnadins,  
La Vie, enfin triomphe, exulte en doux bien-être !  
Ah ! que vite, partout, le clair soleil pénètre,  
Exaltant les parfums des bois et des jardins !



82

## Le Geste qui Sauve.

Pour mieux connaître l'Art d'où vient tout leur plaisir,  
Les compagnons s'en vont sur les chemins de France,  
Emportés par l'élan que nourrit l'Espérance,  
Acquérant, chaque jour, le Savoir, à loisir !

Servant l'œuvre en commun, sur les pas de leur maître,  
Apprenant qu'au Devoir, on ne déroge pas,  
A la craie, à la règle, à l'équerre, au compas,  
Aux durs impératifs, ils ont su se soumettre !

Aujourd'hui, l'un des leurs, doit subir, d'un jury,  
L'examen qui termine un dur apprentissage !  
Un proche ami l'épaule, attentif, calme, sage,  
Et qui veut son succès, bien fondé, sans pari !

Le candidat palpite ! Oh ! Trébuchera-t-il ?  
Un infime détail s'ajoute à la figure,  
Eclaire le problème en prometteur augure !  
Au vœu muet, le pouce obéit, très subtil !

Qu'agisse le déclic mais que nul ne le sache !  
Un Amour Fraternel se doit d'être absolu,  
Sans redondance vaine, et sans cri superflu,  
Car le geste qui sauve a son propre panache !

La Grand'Messe.

Le clergé de paroisse, en cohorte sacrée,  
Avance vers l'autel, fend d'un trait blanc, l'espace !  
A bout de bras, la Croix, par-dessus les fronts, passe !  
Unanime, la foule entonne un chant d'entrée<sup>1</sup>!

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit !  
Le Christ est là, debout ! Que la messe commence !  
Il faut que la Parole épande sa semence,  
Une manne, dont nul ne conteste le prix<sup>2</sup>!

Gloire à Dieu dans les Cieux<sup>3</sup> ! Par Lui, Paix sur la Terre !  
Absout soit le pécheur que mine le remords<sup>4</sup> !  
Que son âme regagne, à l'heure de la mort,  
L'originel Eden, au sein du Grand Mystère !

Il fut offert à l'homme, en exil ici bas,  
Le secret du Salut, trésor des Ecritures !  
Un céleste message émane des Lectures<sup>5</sup>,  
Indiquant le seul guide à suivre pas à pas !

Que s'affirme, à voix haute, une Foi capitale<sup>6</sup> !  
Après l'offrande pure aux suaves parfums<sup>7</sup> !  
La Prière pour Tous, les vivants, les défunts<sup>8</sup>,  
Implore, pour le monde, une entente vitale !

Alors qu'une onde sainte absorbe le bruit vain<sup>9</sup>,  
Jésus se réincarne et, divinement Maître<sup>10</sup>,  
Auteur d'un rite neuf qui ne se peut omettre<sup>11</sup>,  
Il se donne, cœur vif, dans le pain, dans le vin<sup>12</sup>!

<sup>1</sup> Chant d'Entrée. ( Asperges Me.)

<sup>2</sup> Liturgie de la Parole.

<sup>3</sup> Gloria.

<sup>4</sup> Kyrié Eleison.

<sup>5</sup> Lectures : Ancien Testament, Actes des Apôtres, Evangile. Le Prêche.

<sup>6</sup> Le Credo.

<sup>7</sup> Offertoire.

<sup>8</sup> Prière Universelle.

<sup>9</sup> Elévation.

<sup>10</sup> Bénédiction du pain et du vin.

<sup>11</sup> Eucharistie.

<sup>12</sup> Consécration.

Au Tout Puissant, s'adresse une ardente supplique<sup>13</sup>,  
Et, mains jointes, la nef qui prie à l'unisson  
Voit les champs resplendir du feu de la moisson,  
Dans le sublime envol du souffle évangélique<sup>14</sup>!

---

<sup>13</sup> Pater.

<sup>14</sup> Envoi ( Ite Missa Est. ) Envol des Cloches.

## Reste le Souvenir.

Le temps fuit sans retour ! Reste le souvenir,  
Jalonnant le chemin sans fange et sans congères,  
Hors des limbes blafards, des ombres mensongères,  
Un trésor que le ciel n'a pas voulu bannir !

Entre mes doigts, ces fleurs en gerbe vont s'unir !  
Toutes, je vous retrouve, ô chères messagères !  
Au fil des heures d'or des vacances légères,  
En des lieux que l'oubli n'a jamais pu ternir !

La cour d'école chante avant l'entrée en classe !  
Il est des jeudis fous, puis des bals sur la place,  
Au début de l'été tout vibrant de chansons !

Le dimanche, l'église, au sein de l'esplanade,  
Assemble, pleins d'émoi, les filles, les garçons,  
Dans un joyeux bien-être, avant la promenade !

## L'Été s'enfuit...

## Rondel.

L'été s'enfuit ! Quel désarroi,  
De feuilles d'or, de fleurs fanées,  
Sur les pelouses malmenées,  
Dans les jardins saisis d'effroi !

Vois le vent, sans palefroi,  
Qui tourne autour des cheminées !  
L'été s'enfuit ! Quel désarroi,  
De feuilles d'or, de fleurs fanées !

Un glas s'envole du beffroi,  
Et les cigognes détrônées,  
Fuyant les tours désordonnées,  
Entendent dire à leur vieux roi :

L'été s'enfuit ! Quel désarroi !

NUREMBERG AUJOURD'HUI.  
EVASION AU PAYS DE MON PETIT-FILS.  
( A Laurent. )

88

## NUREMBERG AUJOURD'HUI.

A l'Aéroport.

L'Arrivée dans la Ville.

La Ville Haute en Couleurs .

La Kermesse du Soir.

La Kermesse de la Bière.

Un Joyau d'Autrefois.

Les Eglises.

La Ville Chante.( Rondel.)

Au Royaume de Jouets.

Tout Comme le Phénix.

Le Lac.( Sonnet.)

La Splendeur des Champs de l'Eternel.

Un Univers Tout Autre.

Le Ballet du Bois.

La Ville Chante et Danse. (Rondel.)

## A l'Aéroport.

Traverser la frontière, affronter l'Etranger,  
Capter les rudes sons d'une langue inconnue,  
Dans un flot plein d'écueils, s'avancer l'âme nue...  
Quel tourment, quel effroi, pour l'humble passager !

L'escalier de métal oblige à s'engager !  
Dans l'étroit col la foule, un instant, maintenue,  
Dans un fol alambic, se répand, saugrenue,  
Se soumet au pouvoir d'un pressant messenger !

Mû par un courant vif, un fleuve se dessine :  
Happé par un portail dont la clarté fascine,  
Il jette un arc-en-ciel sur la blondeur du sol !

Un frémissement court au fil de l'air qui vibre,  
Ebranle tous les cœurs, couvre l'aire d'envol  
Où, superbe, un oiseau, brave l'espace libre !



L'Arrivée dans la Ville<sup>1</sup>.

Au sortir du tunnel<sup>2</sup>, la ville est apparue,  
Comme une image peinte, avec ses bâtiments,  
De la même hauteur, en longs alignements,  
Bordant, de leurs traits nets, les trottoirs de la rue !

Par intervalles brefs, un tramway va bon train,  
Assure son passage, au milieu des voitures,  
Et, reflétant les feux des riches devantures,  
Impose son panache en maître souverain !

Voici que s'ouvre en trois l'artère principale !  
A chacun de choisir sa branche d'éventail !  
Le soleil s'introduit, baigne chaque détail,  
Accorde, à la chaussée, une blancheur d'opale !

Apparaît, sur le bord, repère du parcours,  
Une horloge qu'enchâsse une stèle de pierre !  
Un petit jardin d'angle, abrité par un lierre,  
Invite à faire halte, à goûter son séjour !

L'avenue adjacente aux frondaisons soyeuses,  
Offre calme et fraîcheur et mène jusqu'au seuil  
D'une maison tranquille où le logis d'accueil,  
S'ouvre sur des éclats de voix chaudes, joyeuses !

---

<sup>1</sup> A Nuremberg.

<sup>2</sup> Le Métro.

34

La Ville Haute en Couleurs.  
Sonnet.

Haute en couleurs, la ville, au cœur de la Bavière,  
Arbore sa noblesse et ses fiers écussons,  
Dans ses remparts, ses murs, de toutes les façons,  
Le long de ponts fleuris qui parent sa rivière<sup>1</sup> !

Elle a choisi le soc, relégué la rapière,  
Etale, au grand soleil, l'or vif de ses moissons,  
Et vogue sur un flot de rires, de chansons,  
Du matin jusqu'au soir, autour des pots de bière !

Ardente, la cité, sauve ses œuvres d'art !  
De la guerre, a fondu, le redoutable dard !  
La vie exulte, fuse, explose sans balises !

Un vaste parc enchâsse un lac, miroir des cieus<sup>2</sup>,  
Dont la voix, nuit et jour, vibre dans les églises,  
Ou par-dessus les toits des palais merveilleux !

---

<sup>1</sup> Le Maine.

<sup>2</sup> Parc dans lequel Hitler construisit son amphithéâtre.

## La Kermesse du Soir.

La ville que traverse une calme rivière,  
Occupe le flanc sud d'un agreste coteau,  
Qui porte, sur sa crête, un superbe château,  
Émergeant de son parc ceint d'un rempart de pierre.

Au revers des hauteurs, dès la belle saison,  
Une guinguette s'ouvre au bord de la prairie,  
Sur les douves d'antan, parmi l'herbe fleurie,  
Alors que le soleil décline à l'horizon !

Sous de clairs parasols, les tables bien nappées,  
Se couvrent de vaisselle et de succulents plats !  
Les dîneurs prennent place avec de vifs éclats,  
Se préparent, sans gêne, à de franches lippées !

La bière blonde ou brune, au fond des chopes, garde,  
Une fraîcheur exquise, un parfum sans égal !  
La bonne odeur des fours promet un vrai régal !  
L'enseigne lumineuse, en fronton, se placarde !

A la faveur du soir, vogue, sous gai pavois,  
Un chœur où chacun chante, où chacun rit, s'enivre,  
Au sein d'une ample nef où le bonheur de vivre,  
Exulte sans contrainte et fuse à pleine voix !

893

## La Kermesse de la Bière<sup>1</sup>.

La ville toute neuve au tracé net et sage,  
Au pied de la montagne, étale ses maisons,  
Ses monuments, son parc aux vertes frondaisons,  
Ses centres de savoir d'où fuse un sûr message !

Entre les murs, circule, un dense fleuve humain,  
Qui, chaque jour, bourdonne au sein d'ardentes ruches,  
Et qui, le soir venu, palpite autour des cruches,  
Où se mire le ciel d'un heureux lendemain !

La cité, le dimanche, au sortir de la messe,  
Offre à ses habitants, d'humbles festivités !  
Nombre de fois, la foule accourt de tous côtés,  
Pour goûter le plaisir d'une énorme kermesse !

En groupes, d'un bon pas, tous marchent vers les bois,  
Dont l'ombrage est propice à la fête foraine !  
Une rumeur intense emplit l'or de l'arène,  
Où se mêlent, musique, appels, éclats de voix !

De manèges, de jeux, le domaine s'enivre,  
Avec des rires fous, dans un vertige clair !  
La bière généreuse éparpille dans l'air  
Une écume qui dit tout le bonheur de vivre !

---

<sup>1</sup> Dans la ville de Erlangen, près de Nuremberg.

### Un Joyau d'Autrefois.

La ville neuve enchâsse un joyau d'autrefois,  
Qu'aucun stigmate vil, Dieu merci ! ne macule,  
Où ne passe nul rail, nul bruyant véhicule,  
Où, du temps jadis, fuse une émouvante voix !

Le pas, joyeux, parcourt de vastes esplanades,  
Où la rivière flâne entre des ponts fleuris,  
Sous les auvents dressés pour les jeux et les ris,  
Dans le parc du château propice aux promenades !

Edifices publics, magnifiques frontons,  
Se mirent dans l'eau vive, où passent par flottilles,  
Avec de gais froufrous, des envois de mantilles,  
Un peuple ailé sans gêne aux becs jaunes, gloutons !

Sous les arbres feuillus, dans l'ombre de la pierre,  
Aux terrasses des bars, d'heureux consommateurs,  
Font halte en écoutant des conteurs, des chanteurs,  
En buvant à loisir une chope de bière !

Eblouissantes nefs, couleur d'ambre et de miel,  
Les églises, témoins d'une fervente histoire,  
Aspirent les parfums d'un constant offertoire,  
Entre de fastes murs qui filtrent l'or du ciel !

Nuremberg. Les Eglises.

En plein cœur de la ville où les piétons sont rois,  
Hors du pavage net, fusent des cathédrales,  
Enormes nefs de pierre aux voûtes magistrales,  
Hissant clochers pointus, clochetons et beffrois !

Arcs boutants pleins d'audace et gargouilles béantes,  
Ornent les toits que baigne un flot d'ambre et de miel !  
Quei appel indicible a fixé sous le ciel,  
Tous ces vaisseaux dressés pour des voiles géantes ?

O promeneur oisif, arrête ici ton pas !  
Le clocher de la messe invite à faire halte !  
Avec les pèlerins qu'une ferveur exalte,  
Ecoute la Parole et prends part au repas !

Mais l'église voisine, à douze heures précises,  
Offre, dans une alcôve, au plus haut des frontons,  
Un manège de fête aux rituels santons,  
Dont le message émeut, la tour, sur ses assises !

Oratoires d'accueil, chapelles pour défunts,  
Temples de la musique ouverts sur l'Autre Monde,  
Accueillent, nuit et jour, les âmes sur une onde,  
Au gré d'un encensoir aux suaves parfums !

1956

La Ville Chante.  
Rondel.

La ville chante constamment,  
Dans les églises, dans la rue !  
Du divin flot, monte la crue,  
Au gré d'un souffle, égal, clément !

Dans toute nef, à tout moment,  
De l'orgue, choit, l'averse drue !  
La ville chante constamment,  
Dans les églises, dans la rue !

Euterpe émeut chaque instrument,  
Le clavecin, l'outre ventrue,  
La harpe aussi, réapparue,  
Car, dans son hymne au firmament,

La ville chante constamment !

197

## Au Royaume des Jouets.

Tout comme le Phénix, la ville reprend vie !  
Sous un soleil plus neuf ont séché tous les pleurs,  
Ont repris leur éclat, les jardins pleins de fleurs,  
Pour un peuple dont l'âme accède aux cieux, ravie !

En ces lieux, se fabrique, avec art, le jouet !  
Les bâtiments cossus de la superbe usine,  
Empiètent sur le sol de la forêt voisine,  
Où résonne, toujours, la chanson du rouet !

Bras tendus, regard clair, en princesse, en marquise,  
En des atours de fête, en mantille, en cheveux,  
La poupée est charmeuse, inspire tous les vœux.  
Elle fascine, règne, offre sa grâce exquise !

Automobiles, trains, balles, ballons, cerceaux,  
Bilboquets d'un autre âge, ornent les devantures,  
Eveillent le désir de folles aventures,  
Alors que mille oursons rêvent près des berceaux !

Que de riches trésors, cette cité recèle,  
Au-dessous de pavois pour ballets triomphants  
Dont le spectacle émeut les parents, les enfants,  
Sous un flot musical, qui, jour et nuit, ruisselle !



98

Tout comme le Phénix<sup>1</sup>...

Ce fut la guerre, hélas ! avec ses vils démons !  
Ce ne fut, sur le sol, que monceaux de décombres !  
Entre les bris de murs, le long de couloirs sombres,  
Ont circulé, nocifs, des flots de noirs limons !

Terrible fut l'assaut de l'hydre meurtrière,  
Anéantissant tout, détruisant tout pavois !  
Pourtant, sous chaque autel, une secrète voix,  
Fait entendre, sans cesse, une ardente prière !

Ainsi, jour après jour, au gré d'un flux vital,  
Portails, parvis, chœurs, nef, reprennent forme et vie !  
Ah ! Que le plan connu point ne se modifie !  
L'ensemble, en son détail, sera pareil, total !

Tout comme le phénix, hors de ses cendres mortes,  
Emporte, en plein soleil, sur ses ailes de feu,  
A la face du monde, un magnifique vœu,  
Les temples de la ville, ouvrent tout grand, leurs portes !

Il n'est plus de tocsin, plus de cris, plus de sang !  
Sous les coupes, fuse, une immortelle sève,  
Offrant l'aire divine où tout chemin s'achève,  
Où l'âme humaine exulte au cœur du Tout Puissant !

---

<sup>1</sup> Les églises de Nuremberg, détruites à la fin de la guerre, ont été reconstruites sur leur ancien modèle.

899

Le Lac.  
Sonnet.

En traversant le parc aux vertes frondaisons,  
Le sentier forestier s'amuse à cache-cache !  
Un bûcheron, parfois, caresse de sa hache,  
Un taillis qui déborde ou d'herbeuses toisons !

Par places, le soleil, allume des tisons,  
Sur des faines, des glands qu'un écureuil roux lâche,  
Une feuille qui danse et sans bruit se détache,  
Au sol, dont le tapis garde l'or des saisons !

Puis voici qu'au sortir de la fraîcheur ombreuse,  
Apparaît une opale, énorme, vaporeuse,  
Où chavirent les feux de tous les univers !

Des touffes de roseaux, des buissons de myrtilles,  
Abritent les amours des cygnes, des cols verts,  
Qui naviguent sans peur, par couples, par flottilles !

9100

## La Splendeur des Champs de l'Eternel !

Le vaste parc enchâsse un lac opalisant,  
Un céleste regard au sein de la verdure,  
Un limpide miroir dont la lèvre, en bordure,  
Happe les doux baisers de l'onde au flot dansant !

Les cygnes blancs, sans hâte, explorent toute l'aire,  
Effleurent de leurs becs, des touffes de roseaux,  
Provoquant à l'envi, de brefs envols d'oiseaux,  
Que sublime, en émoi, la surface d'eau claire !

A la futaie obscure, au sous bois épineux,  
Où se perdent les pas, sur des sentiers de mousse,  
Avant d'aller rejoindre, au loin, la route rousse,  
Il offre son signal, repère lumineux !

Pour le penseur qui flâne, à loisir, sur la grève,  
Ou celui que fascine un radeau sans marin,  
A toute heure, sans faille, il est là, souverain,  
Ajoute l'ineffable à l'infini du rêve !

En ce lieu, se dissout le blâme originel !  
Dans l'univers intact, hors toute latitude,  
Allègrement palpite un chant de plénitude,  
Exaltant la Splendeur des Champs de l'Eternel !

907

## Un Univers tout Autre.

Encastré dans les bois, le lac limpide luit !  
Le froufrou du feuillage émeut le miroir lisse !  
Enigmatique, seul, un grand cygne blanc glisse,  
Aurolé d'azur, hors de tout ce qui nuit !

A très proche distance, un univers tout autre,  
Impose son arène aux gradins, vides, sourds,  
Une énorme chaussée, avec ses pavés lourds,  
Où naguère, un tribun se crut le bon apôtre <sup>1</sup>!

Un discours explosif tonnait de par les airs,  
Aspirait une route, ample, galvanisée,  
Mais la foule n'est plus ainsi canalisée,  
Et ces lieux, sans écho, restent souvent déserts !

De partout, à la ronde, accourt, les jours de fête,  
Un peuple désireux de vivre allègrement !  
Kermesses, courses, bals, parent le monument,  
D'un pavois de couleurs jusqu'à son plus haut faîte !

Entre temps, sur le site, ouvert en grand, au ciel,  
Quand, de l'humaine fièvre, ont disparu les signes,  
Au carrefour sans faste, épuré dans ses lignes,  
Est offert à tout bec un haut perchoir sans fiel !

---

<sup>1</sup> Hitler.

908

## Le Ballet du Bois.

Le sombre parc enchâsse un lac d'opale fine,  
Où viennent, de partout, par milliers, les oiseaux,  
Abriter leurs amours dans l'ombre des roseaux,  
Sur laquelle s'exerce une faveur divine !

Alentour, s'échevelle, un réseau de sentiers,  
Où ne pénètre pas le bruit vain de la ville,  
Où l'heure se colore, au fil des jours, tranquille,  
Où s'élèvent, du sol, des parfums forestiers !

Le feuillage frémit, d'un appel, d'un murmure,  
Exhale des soupirs, de troublantes chansons,  
S'abandonne à la brise en mystiques frissons,  
Retient l'or du soleil au sein de la ramure !

Aucun pouvoir néfaste, aucun germe nocif,  
N'altèrent la splendeur du merveilleux domaine,  
Où ne subsiste rien de la rumeur humaine,  
Où, de l'Eden, triomphe un charme possessif !

Une vaste esplanade, en bordure de l'onde,  
Aux beaux jours, se transforme en arène de jeux :  
La patinette y roule, à loisir et sans feux,  
Dans un ballet que baigne une lumière blonde !

903

La Ville Chante et Danse ...  
Rondel.

En habits de vives couleurs,  
La ville chante, et danse, heureuse,  
Au pied d'un fort sous coiffe ocreuse,  
Et de remparts noyés de fleurs !

Voici fini le temps des pleurs !  
Que toute voix fuse, amoureuse !  
En habits de vives couleurs,  
La ville chante, et danse, heureuse !

Au son des fifres cajoleurs,  
Dans une ambiance chaleureuse,  
Une gent noble et valeureuse,  
Aime à fêter ses bateleurs,

En habits de vives couleurs !

RETOUR AUX MANES PAISIBLES.

**RETOUR AUX MANES PAISIBLES.**

**Au Gré d'un Souffle Sûr.**

**Visage de Lumière.**

**A Marie Merle de la Bastide Sainte Marie, Heureuse dans le Clos des Amis sans**

**Paroles : Le Clos des Amis sans Paroles.**

**A Marie Merle de la Bastide Sainte Marie, Ermite en son domaine et reine en sa  
cabane : Autour de la Cabane.**

**Le Retour à la Maison.**

**Le Bonheur d'être.**

**A ma fille Chantal : Aveu. ( Rondel.)**

**Issu des Feux de l'Horizon. ( Rondel.)**



## Au Gré d'un Souffle Sûr.

L'heure lente s'écoule au palais déserté,  
Lie, à des matins lourds, des après-midis vides !  
Au jardin sans échos, les parterres livides,  
Ont figé, dans le sol, les rires de l'été !

Les oiseaux même ont fui les abris du feuillage !  
Au clos, les écureuils, dorment sous le couvert !  
Est-il âme qui vive, en ce morne univers ?  
La demeure n'est plus qu'un navire au mouillage !

Auprès des deux matous, seigneurs de la maison,  
Fidèle, un rouge-gorge, à l'envi, se promène,  
Et, de sa flamme rose, anime le domaine,  
En proie au long sommeil de la dure saison !

Que revienne le temps des ébats sans contrainte !  
Au soleil du grand parc, que vibrent les couleurs,  
Des buissons généreux, des corbeilles de fleurs,  
Dont reste, sur les murs, l'inoubliable empreinte !

Heureux soit le grand toit, nimbé d'or et d'azur !  
L'étendard de l'espoir, droit vers le ciel, se dresse,  
Et le vaisseau que trouble une douce caresse,  
Ose éployer sa voile, au gré d'un souffle sûr !

## Visage de Lumière.

A l'assaut d'autres cieux, vers des terres lointaines,  
Emporté par un flot, d'averses, de grêlons,  
Seigneur Hiver s'enfuit dans son char d'aquillons,  
Tandis qu'au soleil vif, fuse l'eau des fontaines !

Un conquérant subtil établit son pouvoir,  
Libère, dans un souffle, une onde bien vivante  
Autour de la demeure, où, d'une âme fervente,  
A pris son vol, un chant, sur l'aile de l'espoir !

Un parfum de narcisse entre par la fenêtre !  
La fleur, couleur de nacre, invite à se griser !  
Par le seuil où l'insecte ose enfin se poser,  
Dans un froufrou de soie, un rayon neuf pénètre !

Au jardin, l'herbe folle étale un tapis vert  
Où s'offre le cœur d'or d'une humble pâquerette,  
Où l'écureuil dessine une ombre guillerette,  
Annonçant la merveille : un splendide univers !

Que se donne, aux beaux jours, un cœur libre, sans âge,  
Eclot pour les jeux purs d'un royaume divin,  
Où, chaque instant, sans faille, à l'écart du bruit vain,  
Du Créateur s'impose, un lumineux visage !

A Marie Merle de la Bastide Sainte Marie,  
Ermite en son domaine et reine en sa cabane.

Autour de la Cabane.

La cabane qui reste, à chacun, large ouverte,  
Absorbe les rayons du soleil printanier !  
Du parc au banc qui porte un généreux panier,  
S'instaure un bal furtif sur la pelouse verte !

Habitués du coin, deux mignons écureuils,  
Vont et viennent sans peur pour l'heureuse dînette,  
Emportent croûtes, fruits, laissent la place nette,  
Invitent, sans vergogne, un couple de bouvreuils !

La dame de ces lieux régente avec tendresse,  
Un petit monde sage et gai tout à la fois !  
Le bocage amical lui prête son pavois  
Qu'un délicat zéphire émeut de sa caresse !

Un jour, d'un envol sûr, l'ermite a déserté  
Le château de famille aux multiples contraintes !  
A d'autres, le tourment, les inutiles craintes,  
Avec le feu du Ciel, palpite un aparté !

Sous la voûte céleste, il est tant de merveilles !  
A qui le veut, l'Eden se prodigue à pleins bras,  
Dans le pollen qui vogue en or d'un pur carat,  
Dans les gammes de l'onde et le miel des abeilles !

A Marie Merle de la Bastide Sainte Marie,  
Heureuse dans le Clos des Amis sans Paroles.

Le Clos des Amis sans Paroles.

De ce qui fut naguère un merveilleux domaine,  
Il reste la bastide et son parc plein d'oiseaux !  
Dans la chaude pinède aux bienveillants fuseaux,  
L'ombre des disparus, fidèle, se promène !

Autour de la demeure où s'éteint l'humain bruit,  
Pour l'humble survivante, à toute heure, s'adresse,  
Un message subtil aux échos de tendresse,  
Emis, sur un zéphire, par une fleur, un fruit !

L'importun trouve là, silence et solitude,  
Un parfum d'abandon, de chagrin sans recours,  
Mais l'Ange, en ces lieux, veille, attise, chaque jour,  
Le feu que le Ciel verse en sa mansuétude !

Un écureuil vadrouille, ouvre des filons d'or  
Dans la cime d'un cèdre où rêve, en sa tourelle,  
Ivre de baisers fous, la blanche tourterelle,  
Où, sur un fil d'espoir, le rossignol s'endort !

Ils sont là, pleins de tact, les amis sans paroles,  
Ignorant le mensonge et le fanal du temps !  
Que l'eau vive scintille et que vibre l'instant  
Dans l'espace encensé de vives barcarolles !

## Le Retour à la Maison.

Après de longs parcours sous des cieux inconnus,  
Des séjours très divers qui tronçonnent la vie,  
Oubliant les acculs d'une pente gravie,  
Qu'il est doux le chez-soi repris à pas menus !

La demeure est bien là, toujours bien elle-même,  
Avec son grand toit rose émergeant du jardin !  
S'y retrouve, fidèle, un joyeux baladin,  
Présent à l'heure exacte et qui joue à "Qui m'aime ?" !

Ecureuil, Rocambole, or vif sur fond d'azur,  
Connais-tu le pouvoir de ta grâce mutine,  
Eclairant de cent feux la journalle routine  
En ce lieu que protège un étendard très sûr ?

La Croix de Jean Baptiste, offerte en girouette,  
En superbe amplitude, aux souffles de l'espace,  
Ose écrire sans faille, au gré du temps qui passe,  
A l'envi, pour chacun, ce que dit la mouette !

Oh ! Très chère maison, merci pour ton accueil !  
Que s'ouvre sans attendre, au grand jour, le bon gîte !  
Habitants du grand parc, qu'aucun tourment n'agite,  
Entendez-vous le chant qui tinte sur le seuil ?

## Le Bonheur d'être.

Le jardin de l'hiver, figé dans le silence  
A sombré dans le deuil en voiles bruns et gris !  
Sous les mornes cyprès, les massifs rabougris  
Sont pris dans un coma de triste somnolence !

Amers, les chevaux d'ombre en proie au cruel mors,  
De leur galop dément, dans leur aveugle course,  
Ont-ils bu toute sève et tari toute source ?  
Ont-ils voué le parc au spectre de la mort ?

La réponse fulgure, éparse dans une onde !  
Iris, de son écharpe, unit la terre au Ciel !  
D'une églantine en fleur fuse un parfum de miel !  
A quel Esprit du Mal succombait donc le monde ?

Aspergés de rayons, les arbres happent l'air !  
L'écorce des rameaux, dans un rire, se brise !  
Au sommet de sa tige, au souffle de la brise  
Une rose en promesse orne un calice clair !

L'astre du jour triomphe, abolit toute impasse,  
Eveille dans la vasque, une chanson d'espoir !  
Les feux du matin vif et l'étoile du soir  
Clament le bonheur né hors le temps et l'espace !

A ma fille Chantal.

Aveu.  
Rondel.

A moi, la main qui tient la plume  
Et se confie au papier blanc,  
Dans un poème, un dit tremblant,  
Qu'un regard autre, ensuite, allume !

Il est déjà plus d'un volume,  
Offrant un texte plein d'allant !  
A moi, la main qui tient la plume  
Et se confie au papier blanc !

D'un être aimé me vient l'enclume,  
Ordinateur polyvalent !  
De ses beaux yeux, le sûr implant  
Me donne un suc sans nulle glume !

A moi, la main qui tient la plume !

## Issu des Feux de l'Horizon.

## Rondel.

Issu des feux de l'horizon,  
Pour embraser l'âme éternelle,  
Un prince ému que porte une aile,  
Ouvre le bal de la saison !

Autour du toit de la maison,  
Palpite un air de villanelle,  
Issu des feux de l'horizon  
Pour embraser l'âme éternelle !

Un soleil neuf sème à foison  
Des pollens d'ambre et de cannelle,  
Arrose d'or, chaque venelle,  
Impose enfin son pur blason,

Issu des feux de l'horizon !



GLANES AU VENT.

**Glanes au Vent.**

**Textes adressés au poète par ses amis.**

**-Marie-Jeannine Salé :**

**A Lucienne Vincent : Le Poète.**

**-Marthe Chevrier :**

**Espoir.**

**A M. René Fort : Le Pull-over de laine.**

**-René Fort :**

**A Lucienne Vincent : Le Poète a les yeux imprégnés de soleil !**

**-Sylvie Veissel :**

**A Lucienne Vincent : L'Hirondelle.**

**-Julie Saucourt :**

**A Lucienne Vincent : Merci ! ( Extrait ).**

**-Patrick Fino : Ouvrir un livre ...**

-Marie-Jeannine Salé :

A Lucienne Vincent :

Le Poète.

Le monde autour de nous est rempli de merveilles,  
Mais le poète seul a le don de les voir,  
Et son cœur inspiré vole, comme l'abeille,  
De la fleur matinale à la forêt du soir.

Dans la foule brumeuse il recueille un sourire,  
Au plus noir de l'hiver il fait croire au printemps,  
Il s'enchant des mots que nous ne savons lire,  
Ecrits au ciel par Dieu depuis la nuit des temps.

Chaque pays nouveau lui montre son visage,  
Sa terre, son histoire et ses secrets bonheurs.  
Le touriste pressé ne saisit qu'une image.  
Le poète comprend le sens des profondeurs.

Poète, puisque Dieu t'a donné la lumière,  
Redis, sans te lasser, ton chant de liberté.  
Il n'y a pas, dit-on, de paradis sur terre :  
Il rayonne pourtant de ta sérénité.

413  
-Marthe Chevrier :

Espoir.

Ce n'est pas grand'chose, une lettre,  
Non, bien sûr, ce n'est pas grand'chose.  
Vingt huit lignes ou vingt neuf peut-être,  
Je les ai comptées bien des fois,  
Je les ai comptées tant de fois !  
Non, bien sûr, ce n'est pas grand'chose !

Pourtant, on y lit tant de choses !  
Douce, légère, comme la brume,  
La brume bleue des matinées,  
Tendres choses qui s'allument  
Au creux d'heures ensoleillées...  
Oh ! Comme on les relit, ces choses !

Mais quand on lit que "il revient"  
Ces deux tout petits mots de rien,  
Ces deux petits mots, qui n'ont l'air de rien,  
Dansent devant les yeux qui se mouillent  
Et se brouillent  
Et tout à coup, ne voient plus rien,  
Que ces deux petits mots de rien.

Alors, on ne sait plus très bien  
Si l'on doit rire, rire, ou bien  
Pleurer...

( 8 Mai 1942. )

A M. René Fort :

Le Pull-over de laine.

*(Ce poème a été composé le 27 août 1942, à la réception d'un colis envoyé d'Allemagne, les autorités du camp de prisonnier où son fiancé se trouvait ayant autorisé ceux-ci à renvoyer dans leur famille des livres et objets divers, parmi lesquels se trouvait un pull-over de laine à tricoter. Elle allait avoir 22 ans.)*

J'ai ton pull-over de laine  
 Qui sent le tabac  
 Et le savon âcre,  
 Qui sent une odeur de lointain...  
 J'ai ton pull-over de laine  
 Encore tout imprégné de Toi,  
 De tes soupirs,  
 De tes longues attentes.  
 J'ai ton pull-over de laine  
 Avec la forme de ton corps  
 La forme de tes bras repliés...

Je le regarde.  
 Je ne l'ai pas touché encore.  
 Il faudra bien que je le prenne,  
 Que je l'élève à mon visage,  
 Que j'y enfouisse mon nez,  
 Mes yeux fermés obstinément,  
 Ma bouche, pour te respirer,  
 Mes cheveux pour te caresser.  
 Il faudra bien que je le prenne,  
 Pour le serrer sur ma poitrine...  
 Ta poitrine, sur ma poitrine.  
 Je placerais les deux manches  
 Autour de mon cou  
 Comme tes bras qu'elles couvriraient...

Et dans mon cœur endolori,  
 S'éveilleront,  
 D'étranges béatitudes,  
 D'insondables tendresses  
 Qui datent de naguère...  
 Résonances anciennes  
 Faites d'heures dorées  
 Dont les tièdes rayons  
 Fleurent doux ma jeunesse et ses frémissements.

115  
-René Fort :

A Lucienne Vincent :

(*En remerciement ! Très amicalement.*)

L -Le Poète a les yeux imprégnés de soleil !

L -Lucienne est un prénom évoquant la lumière !

U -Un poète éclairé est un vrai don du ciel,

C -Car il sait nous séduire et nous mettre en éveil !

I -Il peint ce qu'il admire en paroles altières

E -Et nous fait découvrir bien des trésors cachés !

N -Nous admirons le style et le vocabulaire

N -Novateur et précis qui, dans sa forme claire

E -Excite notre esprit ... et nous sommes touchés !

V -Vers le Beau, vers le Bon et vers l'Eternité.

V -Vertu, quand tu nous tiens, c'est pour la vie entière.

I -Il nous faut progresser vers ce qui est promis !

N -Ne nous laissons jamais d'un travail de fourmis.

C -Car, au bout, nous savons qu'en promesse héritière

E -Est la poésie pure, celle d'une Présence

N -Nimbée d'Amour Total, remplissant notre cœur

T -Tout devenant Lumière, Vérité et Puissance.

116  
-Sylvie Veissel .

A Lucienne Vincent.

L'Hirondelle.

Elle a volé longtemps l'hirondelle blessée  
Pour y chercher son nid, dans la ville détruite,  
Survolant, apeurée, une colonne en fuite  
De vieillards et d'enfants au visage égaré.

Elle a cherché longtemps la haute cheminée  
Et l'auvent, et le toit de la maison construite  
A l'angle d'une rue, où par l'instinct conduite,  
Elle trouvait toujours, aussitôt arrivée

De son lointain voyage, ce toit hospitalier  
Cette fenêtre ouverte et ce seuil familial  
Où, des enfants heureux la regardaient bâtir

Ce nid encor visible de la saison dernière.  
Plus de trace à présent, plus rien pour l'accueillir  
Dans la zone déserte, immense cimetière.

17  
-Julie Saucourt.

A Lucienne Vincent.

Merci ! ( Extrait .)

Merci de tout mon être, ô ! ma très chère amie,  
Pour ces instants si doux, passés dans ta maison !  
Sous ton champêtre toit, vibre la Poésie,  
Qu'apporte un souffle pur, venu de l'horizon !

Je ne peux oublier les gais marivaudages  
Eclos, au fil de l'heure, à l'abri des tourments !  
Que de rires joyeux, de charmants bavardages !  
Que toujours vive en moi l'éclat de tels moments !



Patrick Fino.

Ouvrir un livre...

Ouvrir un livre, c'est prendre la mesure de la confrontation aux limites de soi. Ce qui s'inscrit sur la page comme un écart entre la forme du mot pour l'œil et la forme du mot pour l'oreille.

Cette présence de soi dans ce compas, ce partage, c'est ce qui est en train de s'accomplir encore une fois. C'est cela l'objet que nous rencontrerons au fil de ces pages, doublé d'autres significations toujours, intimes, celles qui se traduisent par l'émotion, celles qui n'ont de cesse de s'inscrire ici.

Le partage, c'est bien la question qui tend le fil et la générosité de ce volume. Le partage, à la fois ce qui divise, ce qui rend la réalité plus intelligible, mais aussi ce qui donne l'argument le plus pertinent de la rencontre. Partager pour se rencontrer, pour oser le bonheur.

Pour qui connaît déjà l'auteur de ces vers au fil de ses précédents recueils, c'est une nouvelle rencontre, c'est à dire une nouvelle surprise.